
PREMIÈRE ANNÉE — N° 34.

Jeudi 26 Novembre 1908.



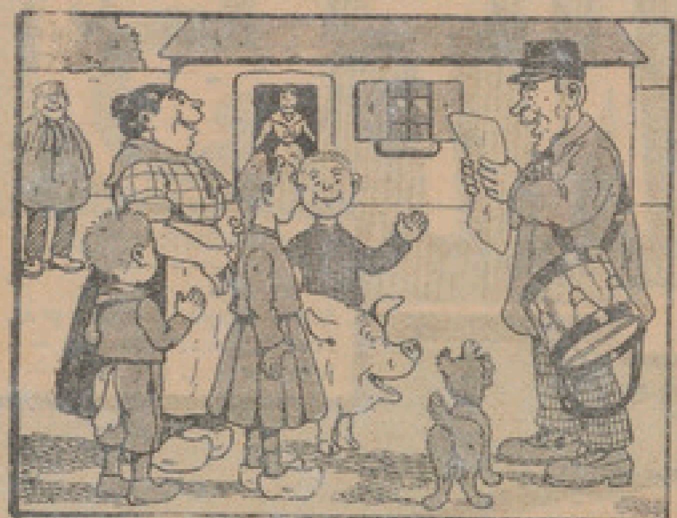
Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs pr an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

LA FÊTE DE TRÉPIGNY-LES-CANARDS

TOURNEZ LA PAGE

LA FÊTE DE TRÉPIGNY-LES-CANARDS



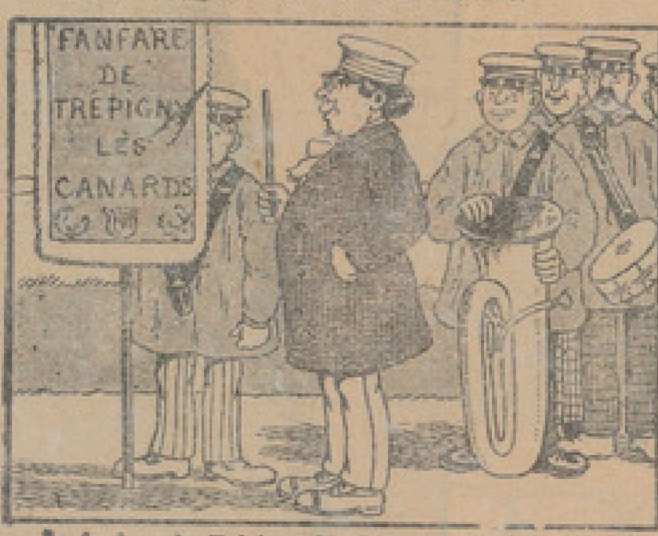
Tout Trépigny avait été informé et jubilait dans l'attente des somptueuses réjouissances organisées en l'honneur de la fête du pays et de la visite du ministre qui devait venir rehausser de sa présence l'éclat de la solennité.



Enfin, le grand jour est arrivé ; dès le lever du soleil un bruit terrible réveille les habitants de Trépigny-les-Canards : c'est la compagnie des sapeurs-pompiers qui exécute des feux de salve pour annoncer que la fête commence.



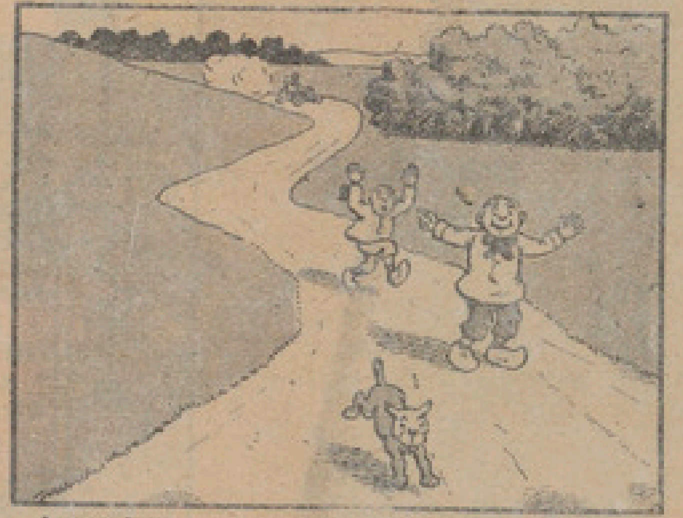
A neuf heures, grand branle-bas. les autorités se rendent sur la route, à l'entrée du village, pour attendre le ministre qui doit arriver en automobile vers neuf heures et demie.



La fanfare de Trépigny-les-Canards est au grand complet et s'apprête à répandre des flots d'harmonie.



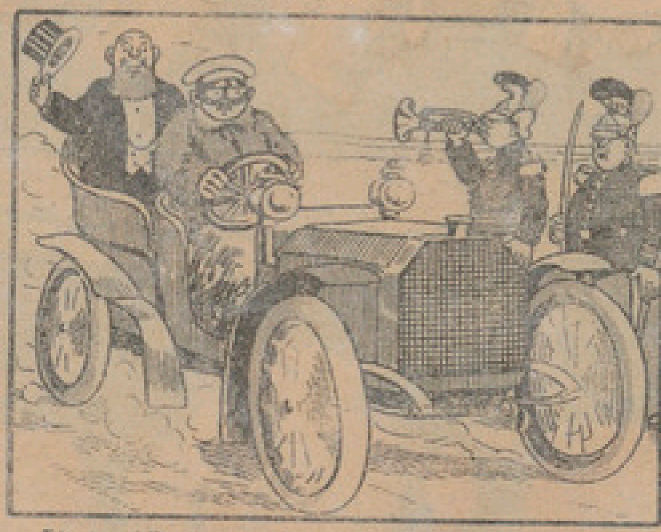
Neuf heures et demie ! dix heures ! dix heures et demie ! le ministre n'arrive pas. Diable ! le maire est inquiet, les conseillers municipaux sont anxieux.



A onze heures, on aperçoit au loin un point noir suivi d'un nuage de poussière, tous les yeux se braquent dans cette direction : c'est une automobile, c'est lui, le voilà !



Les pompiers se précipitent pour former la haie. le maire fouille dans sa poche pour chercher le discours qu'il a laborieusement préparé et le chef de musique fait un signe.



L'automobile couverte de poussière arrive à toute vitesse ; avec un grand bruit de teuf-teuf, elle s'arrête net devant la foule et M. le ministre salue majestueusement tandis que la fanfare attaque la *Marseillaise*.



Le ministre est descendu de voiture ; le maire s'aperçoit avec terreur qu'il a oublié son discours dans la poche de son vieux pantalon, il profite du bruit épouvantable produit par la musique pour prononcer quelques mots tirés par les cheveux. L'émotion est à son comble, les vivats éclatent.



Le ministre, qui n'a rien entendu, remercie le maire de son beau discours et de son dévouement à la République, il dit qu'il est heureux de venir représenter le gouvernement à Trépigny-les-Canards et il s'excuse de son retard involontaire dû à une panne antiprotocolaire.

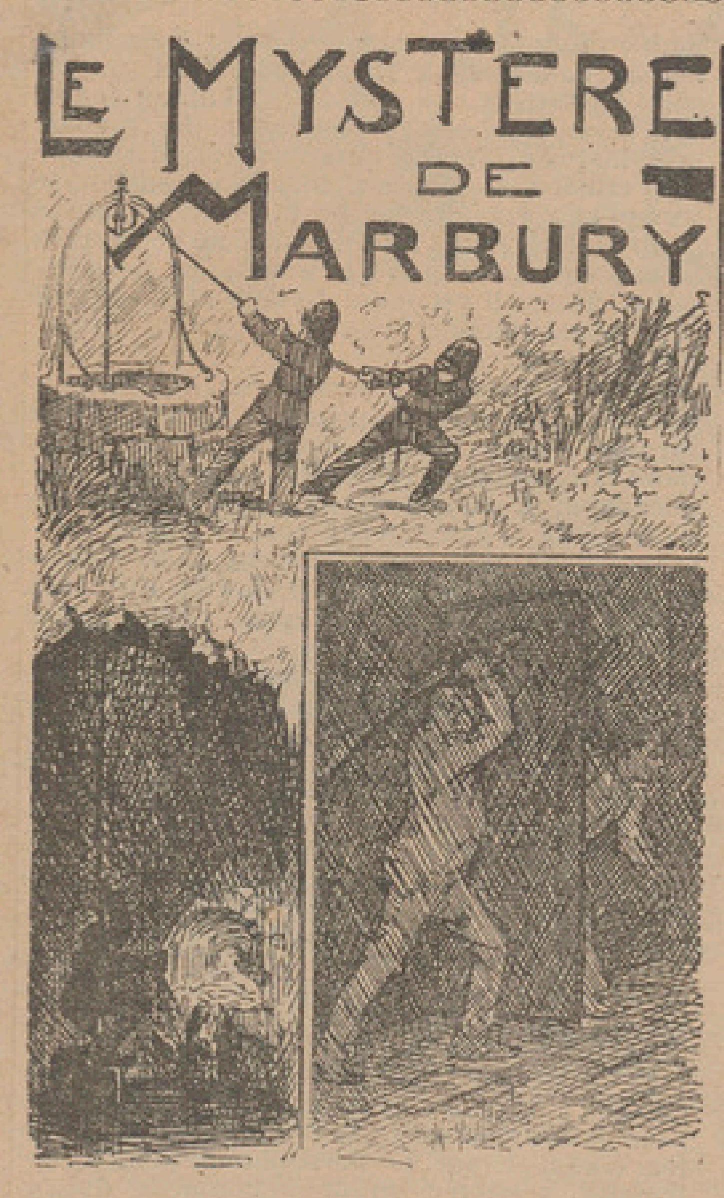


Le cortège se met en marche et se rend à la mairie où un apéritif d'honneur est servi.



Ensuite un grand banquet a lieu sous l'œil admirateur des habitants de Trépigny-les-Canards qui sont autorisés à contempler de loin le magnifique appétit des convives et leur grande capacité à vider les bouteilles

(Voir la suite page 8.)



Une femme assez bien mise fut introduite, par la domestique de Jack Dilson, dans le cabinet de consultation du policier.

— Veuillez vous asseoir, je vous prie, lui dit le détective, en indiquant de la main une chaise à la visiteuse, et me dire, madame, ce qui me vaut l'honneur de votre visite.

— Je suis venue vous trouver au sujet de la disparition subite de mon mari qui a quitté notre maison mystérieusement, hier soir, et dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis.

— Veuillez vous expliquer et me dire ce que vous savez à ce sujet, mais, avant tout, veuillez avoir l'obligeance de me dire votre nom.

— Je suis Mme Jefferson, de Marbury.

Mme Jefferson tira son mouchoir et le porta à ses yeux pendant quelques secondes.

— Voici comment c'est arrivé, commença-t-elle. William — c'est le nom de mon mari — et moi étions couchés, la nuit dernière, quand j'entendis du bruit. On aurait dit que quelqu'un marchait en bas dans la salle à manger. Je suis assez peureuse et je réveillai immédiatement mon mari, l'avertissant du bruit que j'avais entendu. Il se mit à rire d'abord, mais, voyant que je parlais sérieusement, il descendit pour voir ce qu'il y avait, et je ne l'ai pas revu depuis.

— Avez-vous entendu d'autres bruits ensuite?

— Non, pas du tout. Il faut vous dire que notre maison est une vieille habitation, avec des murs très épais, et qu'il faut que l'on fasse beaucoup de tapage pour que je l'entende.

— Cependant, vous avez entendu le premier bruit?

— Oh! oui.

— Quelle sorte de bruit était-ce?

— Il m'a semblé que c'était quelqu'un qui se heurtait contre quelque chose dans l'obscurité.

— Votre mari s'est-il habillé pour descendre dans la salle à manger?

— Oui, partiellement.

— Etait-il armé?

— Il avait pris un gros gourdin avec lui.

— Le gourdin a-t-il également disparu?

— Non, je l'ai retrouvé sur le carreau de la cuisine.

— Où est située votre maison?

— Dans un endroit assez isolé, en dehors de Marbury, dans le Yorkshire, répondit Mme Jefferson, c'est une maison, moitié propriété, moitié ferme, assez importante.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre avec vous dans la maison?

— Seulement une domestique.

— A-t-elle entendu du bruit?

— Non, répondit Mme Jefferson.

— Savez-vous si M. Jefferson avait des ennemis?

— Non, répondit Mme Jefferson, après un moment d'hésitation. Je ne lui en connais pas.

— Et vous êtes venue me trouver pour que je m'occupe de cette affaire et que je recherche votre mari?

— Oui, si vous le voulez bien.

— J'y consens, répondit Jack Dilson; il sera nécessaire, naturellement, que je visite votre maison.

— J'y ai songé, remarqua Mme Jefferson, et une de mes tantes va venir rester avec moi, elle doit arriver aujourd'hui. Je puis donc vous inviter à rester chez moi pendant la durée de vos investigations.

Le détective et Mme Jefferson prirent le train et arrivèrent à la ferme tard dans la soirée.

— Je suppose que vous attendrez jusqu'à demain matin pour commencer vos recherches? remarqua Mme Jefferson.

— Au contraire, répondit le détective, je désire commencer immédiatement. Puis-je aller dans la cuisine où vous avez trouvé le bâton de votre mari?

— Certainement, je vais vous montrer le chemin.

Mme Jefferson conduisit le détective le long d'un corridor pavé de larges pierres jusque dans une grande cuisine, également pavée de larges dalles à l'ancienne mode.

— Le bâton se trouvait là par terre, dit-elle en indiquant un endroit près d'une porte.

— Et où conduit cette porte? demanda Dilson.

— Dans la buanderie et, de là, dans la cour.

— La porte était-elle ouverte quand vous êtes descendue pour chercher votre mari?

— Les deux portes, celle de la cuisine et celle de la buanderie, étaient simplement fermées au loquet.

— Comment! vous ne les fermez donc jamais à clef?

— Oh! non, nous ne craignons pas les voleurs ici. De plus, il y a dans la cour un gros chien de garde qui serait prêt à recevoir les visiteurs nocturnes qui tenteraient d'entrer dans la ferme.

— Le chien a-t-il aboyé la nuit dernière?

— Non, — du moins je ne l'ai pas entendu.

— Y avait-il quelque chose de dérangé dans la cuisine?

— Non, absolument rien.

— Ah! murmura Dilson. Maintenant, puis-je voir la chambre à coucher?

— Certainement, répondit Mme Jefferson, montrant le chemin au détective.

Lorsqu'ils furent à moitié chemin dans le corridor, Jack Dilson prétendit avoir laissé tomber son mouchoir. Il courut dans la cuisine et rapidement attacha un morceau de ficelle au dossier d'une chaise, puis il vint rejoindre précipitamment Mme Jefferson, qui le regarda d'une façon bizarre, ce que Dilson ne manqua de remarquer. Elle entra dans la chambre, suivie du détective, qui après avoir poussé la porte, commença à tirer sur un bout de ficelle qu'il tenait dans sa main; aussitôt un bruit assez fort se fit distinctement entendre.

— Qu'est-ce que c'est que cela? s'écria, alarmée, Mme Jefferson.

— C'est une chaise qui tombe dans la cuisine, répondit Jack Dilson, observant attentivement la femme, c'est une petite expérience que j'ai voulu faire pour me rendre compte si l'on entend bien d'ici ce qui se passe en bas. On entend très bien, n'est-ce pas?

Mme Jefferson ne répondit pas.

— S'il y avait eu lutte la nuit dernière, continua le détective, vous l'auriez certainement entendu. Donc, il faut en conclure qu'il n'y a pas eu lutte et que M. Jefferson a quitté tranquillement la maison.

Puis il ajouta :

— Etes-vous sortie hier?

— Non, je ne suis pas sortie de la journée, hier, répondit Mme Jefferson. Je n'ai pas quitté la maison depuis deux jours, sauf pour venir vous trouver.

— Voudriez-vous, je vous prie, descendre à la cuisine pour détacher cette ficelle? dit soudain Dilson. Quelqu'un pourrait se prendre les pieds dedans.

— Certainement, répondit Mme Jefferson.

Dès que le détective entendit la femme descendre l'escalier, il commença un rapide examen de la chambre, il ouvrit une garde-robe et un sourire de satisfaction se peignit sur ses lèvres, quand il en sortit une paire de bottines de dames humides et souillées de boue.

— Exactement ce que je pensais! murmura-t-il.

Soudain, il retira de la boue d'une des bottines une tige de fleur.

— Ceci va m'aider considérablement, se dit-il.

A ce moment, il entendit Mme Jefferson remonter l'escalier et il remit rapidement les chaussures à leur place. Quand la femme entra dans la chambre, elle le trouva en train de regarder tranquillement par la fenêtre qui donnait sur les champs éclairés par la lune.

— J'ai réfléchi à cette affaire, madame Jefferson, dit-il, et je pense que votre mari a dû s'égarer au loin sous l'influence d'une hallucination mentale quelconque.

Le détective remarqua le soulagement qu'apportèrent ces paroles à Mme Jefferson qui répondit :

— C'est ce que j'ai déjà pensé moi-même.

— Je vais être forcé de rester quelques temps ici, dit le détective.

— Tant que vous le jugerez nécessaire, répondit Mme Jefferson. Le souper va être prêt dans un quart d'heure, désirez-vous aller dans votre chambre d'abord?

— Merci, je veux bien.

Tandis qu'il se lavait les mains et qu'il faisait sa toilette, Jack Dilson réfléchissait.

Il descendit dans la salle à manger et se mit à table. Avant que le repas fût terminé, un bruit se fit entendre à la porte située derrière la maison et des pas résonnèrent le long du corridor. Jack Dilson et Mme Randale, tante de Mme Jefferson, en furent surpris, mais Mme Jefferson ne parut pas s'en émotionner.

— C'est sans doute M. Dennis, dit-elle, il entre toujours sans frapper.

— Oh! Arthur! dit Mme Randale. Peut-être a-t-il des nouvelles de votre pauvre mari.

Mais les premières paroles de M. Dennis prouvèrent que ce n'était pas le cas.

— Eh bien, madame Jefferson, quelles nouvelles? dit-il en entrant.

Mme Jefferson secoua tristement la tête.

— Aucune, répondit-elle. Mais laissez-moi vous présenter M. Jack Dilson, le fameux détective, qui a bien voulu venir ici pour essayer de retrouver William.

— M. Dennis est le propriétaire de la ferme à côté, ajouta-t-elle en se tournant vers le détective.

Les deux hommes se serrèrent la main et Dennis entama aussitôt la conversation avec Mme Jefferson.

Jack Dilson l'observa à plusieurs reprises et songea :

« Voilà un individu qui a l'air d'entrer ici comme chez lui et j'ai remarqué que le chien n'a pas aboyé après lui quand il est arrivé, c'est très bizarre, il a l'air de bien s'intéresser à Mme Jefferson. »

Le lendemain matin, il quitta la ferme et, s'étant informé de l'adresse d'un horticulteur, il s'y rendit sous prétexte d'acheter quelques plantes. Puis, sortant de sa poche la tige de fleur qu'il avait trouvée après une des bottines de Mme Jefferson, il la montra à l'horticulteur.

— Ce n'est pas une fleur ordinaire, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Non, monsieur, en effet, ce n'est pas une fleur commune, répondit l'homme.

— Cette fleur pousse-t-elle par ici?

— Oui, mais je n'en connais que dans deux endroits, du côté des champs de M. Talbot et dans les prés de M. Barclay; il n'y en a pas autre part dans la contrée.

Le détective remercia l'horticulteur après lui avoir demandé le chemin conduisant à ces deux endroits. Il ne fut pas long à arriver du côté des champs de M. Talbot. Là, il commença ses recherches et s'enfonça dans un petit bois situé à quelques pas des champs. Au bout de quelques minutes, il découvrit les fleurs qu'il cherchait, et une exclamation de satisfaction s'échappa de ses lèvres lorsqu'il vit que les fleurs avaient été foulées aux pieds, formant une sorte d'étroit sentier. Il suivit cette piste qui le conduisit vers un cottage inhabité. La maison était entourée d'un jardin et, dans ce jardin, Dilson aperçut un puits presque caché parmi les hautes herbes et quelques arbustes.

Le détective sortit une lampe électrique de sa poche, attacha la lampe après une ficelle et la descendit dans le puits. Il ne vit que l'eau noire et croupissante.

— Il me faut de l'aide, murmura-t-il.

Il rentra au village ; tout en marchant, il retraça dans son imagination l'affaire, ainsi qu'il la comprenait : Pour une raison ou pour une autre, Mme Jefferson avait résolu de se débarrasser de son mari et de se remarier avec M. Dennis. L'affaire avait été convenue entre eux et Dennis avait pénétré dans la ferme, un soir, sans être inquiété par le chien qui le connaissait, et qui, par conséquent, n'avait pas aboyé. Dès qu'il avertit Mme Jefferson de sa présence, en faisant un léger bruit, celle-ci réveilla son mari et l'envoya voir en bas ce qui se passait. Dennis attendait caché et sauta sur le fermier, qu'il terrassa. Alors, Denis et Mme Jefferson avaient dû porter le corps de leur victime jusqu'au puits dans lequel ils l'avaient jeté.

Tout en se faisant ces nombreuses réflexions, John Dilson était arrivé au bureau de police. Il se fit connaître et repartit, accompagné de deux policemen, vers le cottage isolé.

— Vous allez me descendre dans le seau, dit-il aux policemen, quand ils furent arrivés près du puits. La corde est solide, je viens de l'examiner.

Jack Dilson se plaça dans le seau et fut descendu tout doucement dans le puits noir et profond. Bientôt, le fond du seau toucha l'eau.

— Arrêtez ! cria-t-il.

Le seau ne bougea plus, le détective sortit sa lampe et examina attentivement l'intérieur du puits. Subitement, un cri s'échappa de sa poitrine, lorsque les rayons de sa lampe éclairèrent une espèce d'alcôve, située dans la maçonnerie du puits. Là, il venait de voir la figure pâle d'un homme.

Immédiatement, il saisit le corps par les jambes, qui dépassaient hors du renfoncement, et tira l'homme en travers sur ses genoux.

— Remontez ! cria-t-il.

Les deux agents remontèrent le seau aussitôt et, quelques instants après, Jack Dilson déposait sur l'herbe le corps de William Jefferson. Il arracha les vêtements trempés et tâta le cœur.

— Il vit encore ! il vit encore ! s'écria-t-il.

Il sortit un flacon de sa poche, en fit boire le contenu à William Jefferson qui sembla reprendre vie petit à petit.

— Allez vite chercher un docteur et une voiture, dit-il à l'un des policemen, et, surtout, pas un mot de ce que vous venez de voir.

Au bout d'une demi-heure, le docteur arriva et administra un fort cordial à l'infortuné.

Ils l'emmenèrent en voiture chez le docteur, en évitant de passer par le village, afin de ne pas ébruiter ce qui venait de se passer.

Jack Dilson rentra à la ferme, mais ne parla pas de sa découverte, annonçant, au contraire, à Mme Jefferson que l'affaire était vraiment mystérieuse et déconcertante. Le détective remarqua la satisfaction mal dissimulée de la femme quand il parla d'abandonner la cause. Jack Dilson se rendit ensuite chez le docteur. Là, il trouva William Jefferson complètement revenu à lui, qui raconta son histoire. Il dit que lorsqu'il descendit à la cuisine, — sur la demande de sa femme lorsqu'elle entendit le bruit, — il reçut un coup violent sur la tête. Puis, il ne se rappela rien jusqu'à ce qu'il se trouva au bord du puits. Alors, il reconnut Dennis et sa femme et se sentit tomber. Il coula et parvint à revenir à la surface.

En se débattant, il avait réussi à s'accrocher avec les doigts après une grosse pierre formant l'angle d'une espèce de niche, située dans la maçonnerie du puits, et, luttant désespérément, il était parvenu à se hisser dans cette niche et avait perdu connaissance.

Les deux policemen allèrent chez Dennis et l'arrêtèrent sur-le-champ, tandis que Jack Dilson et un autre policeman vinrent chez Mme Jefferson.

Le détective l'aperçut, venant à sa rencontre. Elle n'avait pas remarqué la présence du policeman.

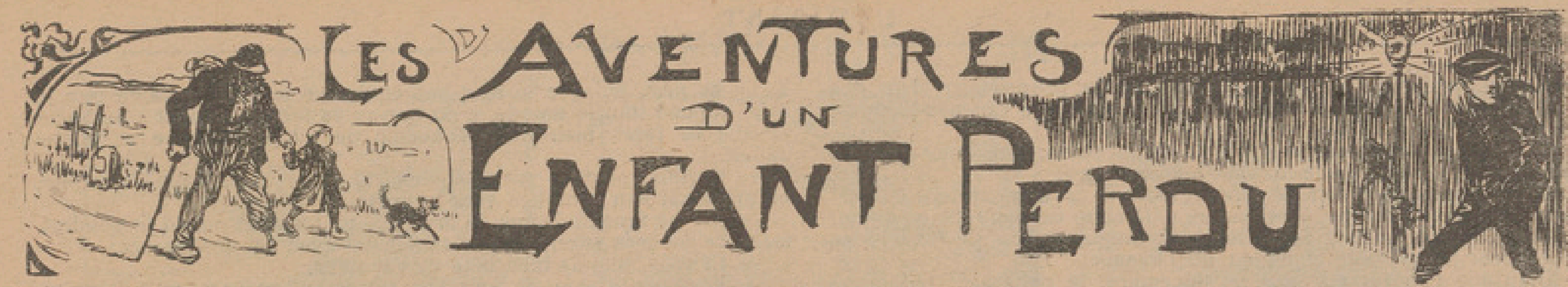
— Eh bien, monsieur Dilson, allez-vous abandonner vos recherches ? lui dit-elle, presque joyeusement.

— Oui, madame, répondit le détective, et permettez-moi de vous présenter monsieur qui fera ce qui reste à faire, ajouta-t-il, en désignant le policeman. Moi, j'ai terminé.

Le policeman s'avança vers Mme Jefferson et lui saisit les poignets. Elle devint blême et poussa un cri. L'agent lui passa les menottes aussitôt et l'emmena.

Mme Jefferson alla rejoindre en prison son complice Dennis et tous deux furent sévèrement condamnés pour la tentative de meurtre commise sur la personne de l'infortuné fermier, retrouvé grâce à l'habileté du célèbre policier, Jack Dilson.

FORTUNIO.



GRAND ROMAN DRAMATIQUE, par ALBERT PAJOL

IV

SIR RICHARDSON

Une automobile venait de s'arrêter devant le n° 12 de la rue du Quatre-Septembre, à Paris.

Une sorte de voyou loqueteux s'avança pour en ouvrir la portière. Mais l'homme qui en descendit, pressé sans doute, ne lui en donna pas le temps, car il était déjà sauté de la voiture avant que la main de l'ouvreur de portière n'en touchât la poignée, et, sans même voir ce dernier, disparaissait dans le hall d'entrée de la Banque franco-américaine, dont l'hôtel était situé à cette adresse.

Mais l'ouvreur avait eu le temps de voir et de dévisager, rapidement, l'homme qui venait de passer devant lui.

— Ah ! l'Arsouille ! fit-il.

Il eut un mouvement pour s'élancer sur les traces du disparu, mais, la réflexion lui venant aussitôt, il se retint et remit les mains dans ses poches.

— Toi, mon vieux, je te retrouverai, poursuivit-il en lui-même, — mais, ailleurs que là, car je ne tiens pas à éventer ma mèche. — C'est égal, continua en ricanant, le Beau Môme, — car c'était lui, — si je m'attendais à voir entrer celui-là dans une banque ! A la Tour-Pointue, je ne dis pas...

Il s'éloigna en se dandinant.

La Banque franco-américaine est une des banques les plus importantes de la place par le mouvement de fonds énorme qui se fait par son entremise et grâce surtout à la succursale de New-York qui lui sert de trait d'union entre les deux continents.

C'est par l'intermédiaire de cette succursale que sir Richardson, dans l'intention de faire passer toute sa fortune en France où il devait revenir, avait fait parvenir, au siège principal, à Paris, les sommes énormes qu'il mettait en réserve.

C'est au directeur de cette Banque qu'il écrivait quelques heures avant la catastrophe où il devait perdre la vie, et c'est là qu'il comptait se présenter dès son arrivée à Paris.

Ce fut l'Arsouille qui s'y présenta en son lieu et place.

Le directeur n'ayant jamais vu son client et n'ayant aucune idée de son physique, ni même de son âge, ne pouvait qu'être pris au change.

— Faites entrer sir Richardson.

Le garçon de bureau, à l'uniforme bleu de France, qui venait d'annoncer cette visite à M. Ledru-Ballet, directeur, s'inclina et, écartant d'une main la portière qui ouatait la porte d'entrée du cabinet, livra passage au visiteur.

— Comment, vous, en France, ici, sir Richarson, sans même m'avoir prévenu de votre arrivée ? fit le directeur, en se levant à l'aspect du faux milliardaire et en lui tendant la main.

L'autre était prêt au choc.

Il ne se démonta pas et ce fut avec un paisible sourire qu'il inclina légèrement la tête en répondant :

— Moi-même, et bien content d'y être encore, car je viens d'échapper, providentiellement à une mort horrible.

— Se peut-il ?

— J'étais dans le rapide de Bordeaux contre lequel des misérables ont commis cet épouvantable attentat, dont vous avez sans aucun doute, entendu parler, — ajouta-t-il pour prendre les devants.

— Ah ! cher client, fit le banquier, en se relevant à moitié, pour saisir les mains de l'Arsouille qu'il serra avec effusion, permettez-moi de vous féliciter d'avoir échappé à une fin aussi effroyable. Il faut espérer qu'on ne tardera pas à mettre la main sur le ou les coupables.

— Ça ne sera pas de sitôt, fit l'abominable canaille, avec un sourire énigmatique. La police est si mal faite en France ! se hâta-t-il d'expliquer.

— Enfin, vous voilà sain et sauf, c'est l'important. Vous revenez en France pour quelque temps ?

— Pour toujours.

— Vous avez liquidé là-bas ?

— Oui, répondit laconiquement le nouveau Richardson, peu soucieux d'entrer dans les détails. Et je viens vous prier de préparer mon compte.

— Ce compte est d'une simplicité extrême puisqu'il consiste, uniquement, en dépôts de fonds opérés par vous dans cette Banque au moyen de virements avec ma succursale de New-York. Le dernier de ces virements, le plus fort, remonte à un mois, si je ne me trompe ; probablement, quelques jours avant votre départ de là-bas.

Ledru-Ballet instruisait ainsi ingénument le filou de choses qu'il ignorait.

— Et ce compte se monte à...? demanda celui-ci, contenant mal son impatience de savoir ce qu'allait lui avoir rapporté ce coup d'audace.

Le banquier eut un regard étonné.

L'Arsouille comprit tout de suite son imprudence, car, enfin, Richardson devait bien connaître le chiffre exact de ses versements.

— Je vous demande pardon, s'empressa-t-il d'ajouter, si j'ai l'air ainsi de vouloir contrôler...

— C'est votre droit, mon cher monsieur, répondit le banquier, qui crut alors s'expliquer la question.

Il rapprocha le téléphone portatif et se mit en communication avec sa comptabilité.

Moins d'une minute après, il jetait un chiffre.

— 987 millions 750 mille francs.

L'Arsouille eut un éblouissement.

Ses mains se crispèrent sur les bras du fauteuil où il était, heureusement pour lui, solidement assis, car il se sentait tomber à la renverse.

Son trouble momentané échappa au directeur qui raccrochait l'appareil.

Le coquin se rendit rapidement maître de son émotion, et c'est d'une voix qu'il s'efforçait de raffermir qu'il répondit presque aussitôt :

— C'est conforme.

— Les fonds, ai-je besoin de le dire, sont à votre disposition, soit que vous désiriez les retirer de suite et en totalité, soit que vous préfériez en disposer à temps au moyen de chèques. Dans ce dernier cas, je vous remettrais un carnet.

L'Arsouille avait bien envie de tout demander, de tout prendre, de tout emporter.

Mais il avait suffisamment repris de sang-froid pour comprendre qu'agir ainsi serait peu justifié et que cela pourrait peut-être mettre en éveil la sagacité du banquier.

Certes, il ne redoutait rien. Il avait mis à profit les huit jours écoulés depuis l'attentat pour se familiariser avec sa nouvelle personnalité ; son principal soin avait été de s'étudier, très méticuleusement, à imiter la signature de sir Richardson apposée au bas de la lettre volée.

— Je vous laisserai les fonds jusqu'à nouvel ordre et me contenterai, pour le moment, d'un carnet de chèques.

Le banquier fit monter un employé, qui déposait bientôt sur la table le carnet demandé, un reçu dudit carnet à signer et, sans que le directeur l'eût même ordonné, mais comme pour obéir à un mot d'ordre ou à une habitude, l'original de la signature du véritable sir Richardson transmis, dûment certifié, par la succursale de New-York.

Ledru-Ballet tendit le reçu à l'Arsouille qui, d'une main assurée y apposa la signature contrefaite ; discrètement et rapidement, sans avoir l'apparence de le faire, le banquier compara les deux signatures, sans que son geste échappât au faussaire : ce ne fut qu'une seconde, mais pour ce dernier elle fut angoissante.

Toute la partie engagée par lui se jouait sur ces quelques jambages de lettres.

Un délié, un plein oublié, un écrasement de la plume omis et c'en était fait de tout cet échafaudage si sanglantement dressé et qui s'écroulerait, l'entraînant à sa perte à tout jamais.

Pour la première fois, il eut peur.

Mais d'un geste aimable, le directeur de la Banque franco-américaine tendit à l'inspecteur le carnet qui le faisait bien, décidément et sans réserve possible, le milliardaire Richardson.

L'Arsouille était déjà presque sorti du cabinet directorial, quand Ledru-Ballet le rappela.

— A propos, cher monsieur Richardson, vous savez que vous m'avez fait tenir naguère, par l'entremise de ma succursale, un pli fermé, avec mission de ne l'ouvrir qu'en votre présence, à votre retour en France ? Je l'oubliais. Voulez-vous que nous procédions à son ouverture ?

Un pli ? Quel pouvait être ce pli ? Quel intérêt immédiat pouvait avoir le faux Richardson à en connaître le contenu ?

Désireux de ne pas s'attarder davantage et fiévreux de commencer à jouir de son incroyable fortune, il se contenta de répondre :

— Oui, oui, je sais ce que c'est. Différons cela, voulez-vous ?

Il était déjà parti.

Six mois après, il n'était bruit, dans tout le quartier de l'Arc-de-Triomphe-de-l'Etoile, que de ce Français, retour d'Amérique où il

…était colossalement enrichi. Il s'était rendu propriétaire d'un des plus somptueux hôtels particuliers de l'avenue des Champs-Elysées, où il venait de s'installer avec un luxe princier.

Il devait, à en croire les propos de la nombreuse domesticité à son service, y pendre une fastueuse crémaillère.

Effectivement, un soir de l'hiver suivant, la demeure du milliardaire s'illumina fériquement comme d'un coup de baguette magique.

Par les baies vitrées des salons, d'aveuglants flots de lumière se projetaient jusque sur le milieu de l'avenue.

Bien que l'on fût au mois de décembre, le petit parc entourant l'hôtel avait revêtu une parure printanière ; les fleurs les plus rares, aux coloris éclatants et aux parfums embaumés, avaient été apportées là, pour un soir, donnant aux yeux la vision d'un coin de ces régions privilégiées et chaudes où la nature ne se lasse pas de livrer à profusion ses richesses.

Que dire des meubles, des tentures, des tapis qui ornaient l'intérieur de cette demeure véritablement royale?

Les bibelots les plus rares encombraient tous les coins ; les peintures les plus célèbres s'étageaient sur les murs.

De nombreux gens de maisons en culotte courte et en habit à la française circulaient cérémonieusement par les escaliers et les corridors.

Un orchestre de tziganes, invisible, dans une loggia de marbre ménagée dans le grand vestibule d'entrée et que dissimulait aux yeux un bouquet de plantes des tropiques, laissait s'envoler par toutes les portes ouvertes comme une musique de rêve.

Le faux Richardson recevait pour la première fois.

Il avait envoyé, en formule enguirlandée, une série assez grande d'invitations.

Les uns, et il faut reconnaître que ce n'était ni les moindres ni le plus petit nombre d'invités, avaient tout uniment décliné l'honneur d'être reçus par un personnage inconnu en somme et à qui les dollars ne sauraient ouvrir un certain cercle fermé de relations mondaines.

Mais il en était venu suffisamment des autres, des moins difficiles. De gros fournisseurs, quelques chefs de bureau de ministères, de la petite noblesse et quelques gens de théâtre, doublés de petits journalistes, tout cela formait une société assez mélangée, mais nombreuse.

Un domestique s'approcha, presque avec hésitation, du maître de la maison, et lui dit quelques mots à voix basse.

L'Arsouille pâlit visiblement et répondit rapidement sur le même diapason.

— Introduisez dans le petit salon, sur le jardin.

Pendant que la fête battait son plein au premier étage de l'hôtel, où se tenait la réception, une scène assez étrange se passait, en bas, dans le vestibule.

Quatre ou cinq valets de pied cherchaient à repousser au dehors, sans y parvenir, un individu qui venait, sans autres façons, d'y pénétrer.

Et, certes, qui l'eût vu eût compris aussitôt le refus des domestiques de l'y laisser un instant de plus.

Il ressemblait plutôt à un rôdeur qu'à un prince.

C'était le Beau Môme.

— Je vous dis qu'il me recevra, s'époumonnait-il, pendant qu'il s'escrimait à se dégager de ceux qui le serraient de près.

Ils ne voulaient rien entendre.

— Dites-lui seulement que j'insiste pour le voir et que j'ai à lui dire quelque chose de grave. Dites-lui que je viens de Chevilly.

Pour en terminer, un des valets jugea que le plus court était d'aller prévenir sir Richardson de cette singulière visite.

Quand il redescendit avec l'assentiment de son maître et qu'il pria l'individu de le suivre au petit salon vert, les autres, qui s'apprêtaient à le jeter définitivement à la rue, n'en croyaient pas leurs oreilles.

Comment? sir Richardson allait prendre la peine de se déranger, de quitter, même un instant, ses invités pour recevoir cette crapule?

Par un couloir détourné, le domestique conduisit le Beau Môme dans une petite pièce qui se trouvait au rez-de-chaussée, sur le derrière de l'hôtel ; c'était une sorte de petit salon de repos.

Il l'y laissa.

Quelques instants après, l'Arsouille y entrait lui-même.

— Toi! c'est toi!!!

Et une certaine frayeur ne laissait pas que de percer dans son exclamation.

Le Beau Môme s'attendait à l'effet produit.

— Tu ne me dis pas de m'asseoir? demanda-t-il du ton le plus naturel du monde.

— Tu viens pour me faire chanter? poursuivit le faux Richardson sans prendre garde à l'ironie de la question.

— Oh! le vilain mot! répondit le Môme sans se départir de son sang-froid. Tu as oublié de m'inviter à ta petite fête ; tu oublies tes amis.

— Allons! voyons, combien?

L'Arsouille mit la main à son portefeuille.

— Pas la peine; tu n'as pas assez sur toi.

— Est-ce que tu aurais l'audace...?

— Je les ai toutes, les audaces, comme toi, tu le sais bien. Ah! monsieur a fait le cachottier; monsieur a eu la générosité de me laisser la menue monnaie pour se réserver le gros magot? Et tu as cru que ça passerait comme une lettre à la poste? Je ne sais pas comment tu t'y es pris, puisque tu n'as pas voulu me le dire, mais ce que je sais, comme tout le monde, c'est que tu es fabuleusement « au sac » et que tu feras bien de te souvenir de notre ancienne et bonne amitié.

— Certainement, je m'en souviendrai, mais va-t'en, dit l'Arsouille, en poussant son complice vers la porte.

— Ne me reconduis pas, je m'en irai tout seul et quand je voudrai, mais ce ne sera sûrement pas seulement avec des promesses.

— Et puis, je suis bien bête de t'écouter.

— Préfères-tu que ce soit les autres qui m'écoutent? Veux-tu, dis, que j'aille leur crier, à tous ces invités, que tu les goberges avec l'argent que tu as volé?

— Tais-toi!

— Veux-tu que je leur révèle que, d'une façon que j'ignore, mais que je découvrirai bien un jour, tu t'es affublé d'un nom qui ne t'appartient pas et que toi, tu n'es que Bernard Olivier, dit l'Arsouille, ancien forçat?

—Te tairas-tu?

L'Arsouille étranglait de rage.

— Parbleu! j'y suis; tu les as volés, tes millions, sur le cadavre encore chaud d'une des victimes de notre attentat.

— Misérable!

Et les dix doigts du bandit en habit noir s'incrustèrent dans le cou de l'escarpe.

— A moi!... à m...

Le cri s'arrêta, au passage, dans la gorge.

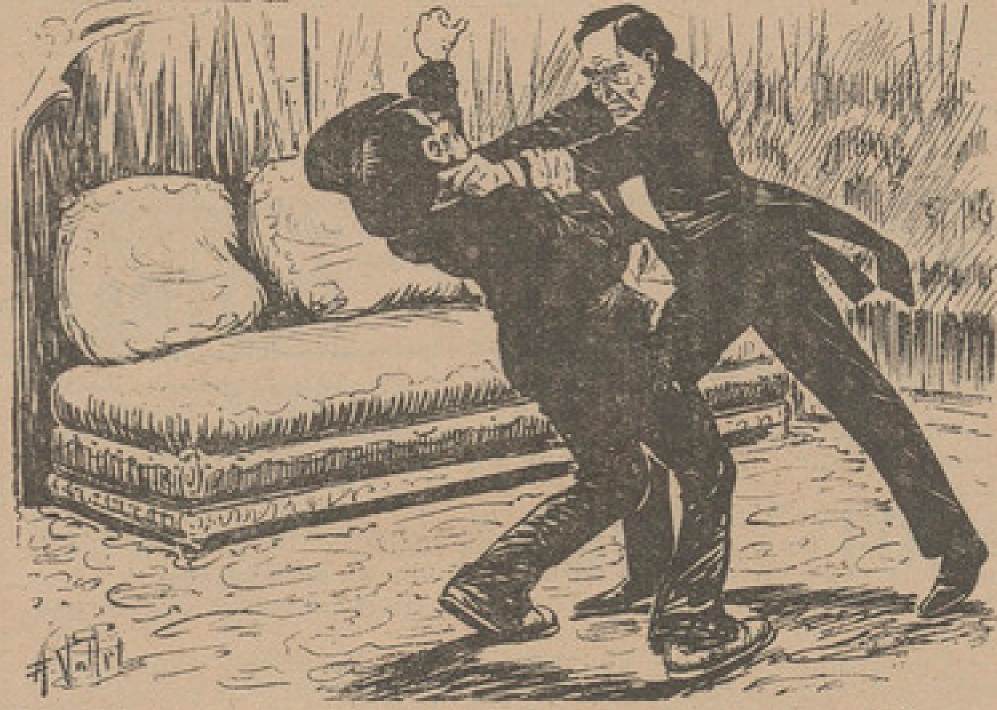
Nul ne l'entendit.

Ce fut une lutte terrible.

Fou de crainte, perdant la tête devant le spectre de son crime qui se redressait si inopinément devant lui, l'Arsouille, dans son épouvante et dans sa fureur, oubliait tout dans la seule idée de faire taire cette voix accusatrice.

Le Beau Môme était à terre.

Il crut l'avoir tué.



Et les dix doigts du bandit en habit noir s'incrustèrent dans le cou de l'escarpe

Il revint alors au sentiment de la réalité.

Mais il n'en était rien ; la mauvaise espèce a la vie dure.

Le Beau Môme se relevait déjà.

— A quoi que ça t'avance? dit-il alors, placidement. Ça te ferait une belle jambe si on trouvait mon cadavre chez toi. Crois-tu, — et il sortit à moitié de sa poche, le couteau que nous lui connaissons, — que moi aussi, j'aurais pu te larder? et, cette fois, pour de bon? Mais pas si idiot. J'ai mieux à faire et avec moins de risques.

— C'est évident, répondit l'Arsouille, j'ai eu tort. Mais pourquoi menaces-tu? Ne ferais-tu pas mieux de me dire ce que tu veux de moi? Quelle somme enfin?... Je vais te la donner, tu l'emporteras.

— Pour qu'on me la trouve sur moi, si je tombe dans une rafle et qu'il me faille jaspiner pour en expliquer la provenance? Pas de ça. Comme tu ne me parais pas d'humeur à causer ce soir, je m'en vais. Mais je reviendrai.

— Reconduisez ce brave homme jusqu'à la grille, dit l'Arsouille, redevenant sir Richardson, au domestique qu'il avait sonné.

Une fois dans l'avenue, le Beau Môme traversa la chaussée et, planté sur la contre-allée d'en face, regarda un instant les fenêtres de l'hôtel.

Et il s'éloigna vivement, toujours du même pas léger et glissant.

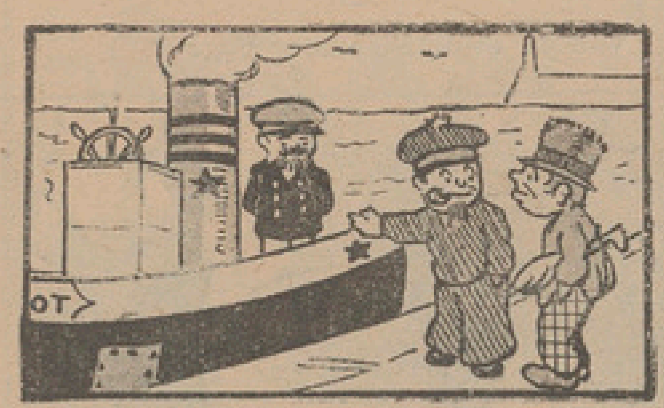
L'Arsouille, ayant rajusté son nœud de cravate dérangé dans la lutte et recomposé son visage de fourbe, rentra dans les salons.

— Un malheureux, expliqua-t-il négligemment à ceux de ses invités qui vinrent les premiers au-devant de lui, à qui j'ai fait la charité.

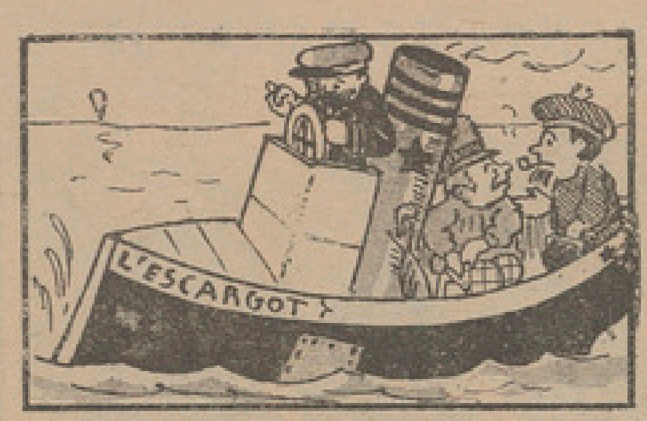
Et, le sourire sur les lèvres, il continua à remplir élégamment ses devoirs de maître de maison.

(A suivre.) A. PAJOL.

PROMENADE EN MER

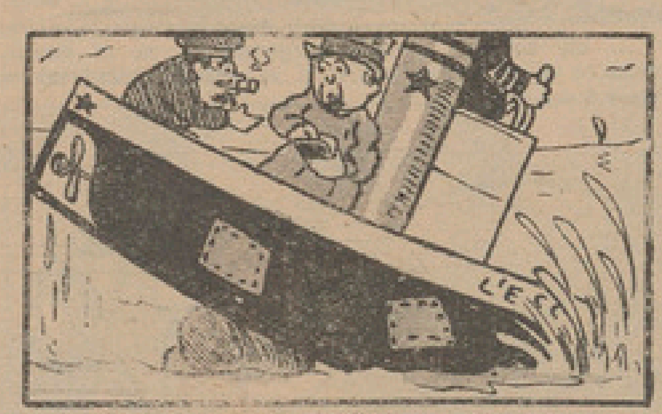


Hyppolyte-Pantaléon Boitaclou, qui s'était payé un petit voyage au bord de la mer, fut un jour accosté par un matelot, qui lui proposa une promenade en mer, à bord d'un petit vapeur qu'il lui désigna. « Beau temps pour une promenade, lui dit le marin, mer calme, journée splendide. »

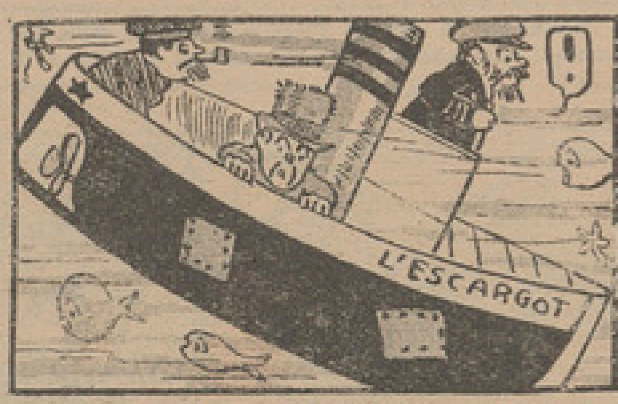


N'ayant jamais mis les pieds sur un bateau, Boitaclou Hippolyte-Pantaléon, croyant que c'était gratis, accepta la proposition du matelot et monta à bord. Mais à peine sur le vapeur, le marin lui dit : « C'est cent sous. » Surprise du père Boitaclou qui tira en ronchonnant son porte-monnaie des profondeurs de son pantalon.

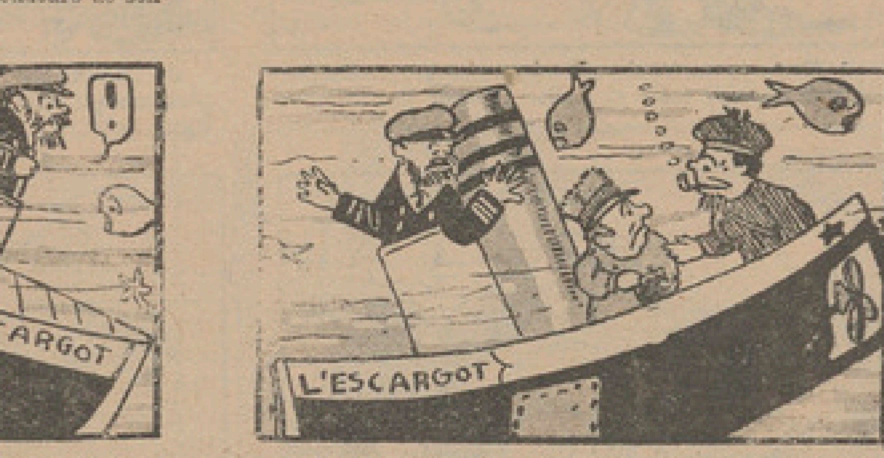
Soudain le bateau heurta un rocher. L'avant du vapeur fut soulevé violemment, mais par un hasard miraculeux il replongea aussitôt, passant pardessus le rocher comme un cheval par-dessus un obstacle. Le père Boitaclou eut néanmoins une minute d'émotion.



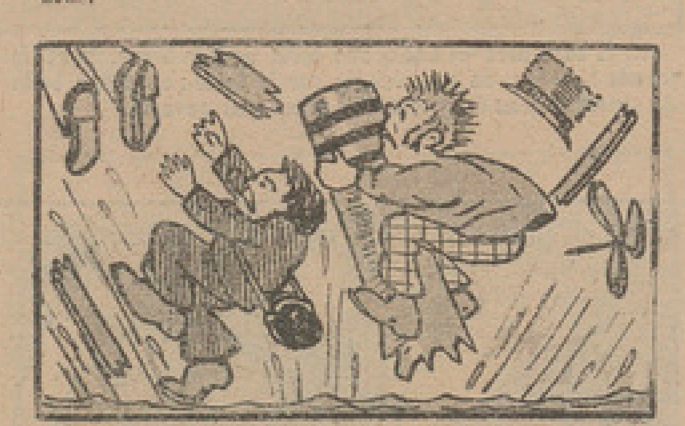
A peine le bateau eut-il replongé, qu'il vit le matelot s'approcher et lui tendre la main : « Comment ! mais j'ai déjà payé ! dit Boitaclou. — Je sais monsieur, je sais ! mais il y a un petit supplément, pour *les montagnes russes.* » Boitaclou, qui n'avait pas compris que, par *les montagnes russes,* le marin désignait le saut que le vapeur venait d'exécuter par-dessus le rocher, paya le petit supplément en bougonnant, soit quarante sous.



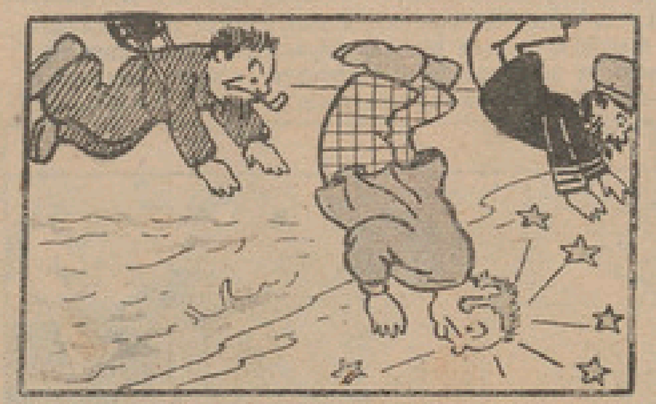
Peu après, une voie d'eau s'étant déclarée à la suite du choc éprouvé par le bateau, celui-ci coula à pic. Boitaclou commençait à trouver la *promenade en mer* vraiment désagréable. Il se demandait comment on allait remonter, lorsque le matelot lui dit :



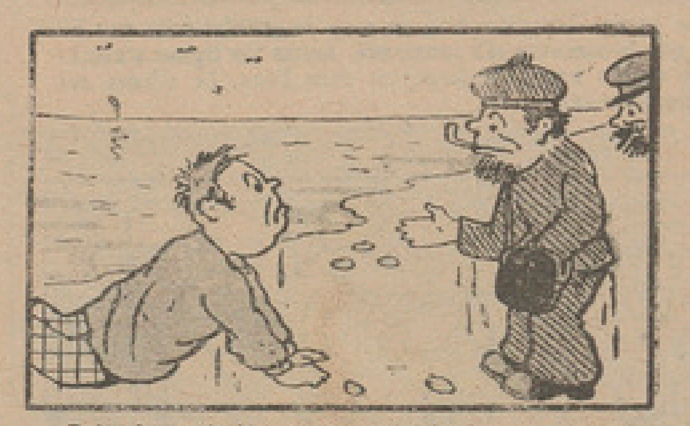
« C'est trois francs. — Comment ? quoi ? trois francs ? — Mais oui, monsieur, trois francs de supplément pour *l'excursion sous-marine* ce n'est pas compris dans *la promenade en mer,* ça se paye à part. » Boitaclou, stupéfait, s'exécuta en poussant un profond soupir



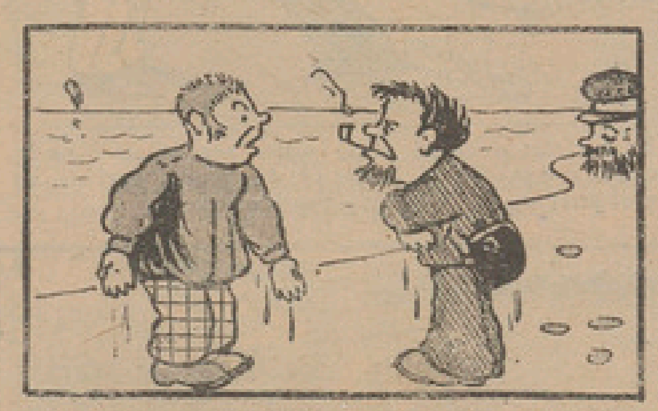
Il avait à peine remis au matelot le prix de *l'excursion sous-marine* qu'une explosion formidable retentit, et il se sentit projeté dans les airs. C'était la chaudière du vapeur qui venait de sauter. Boitaclou, se cramponna avec désespoir après la cheminée du bateau.



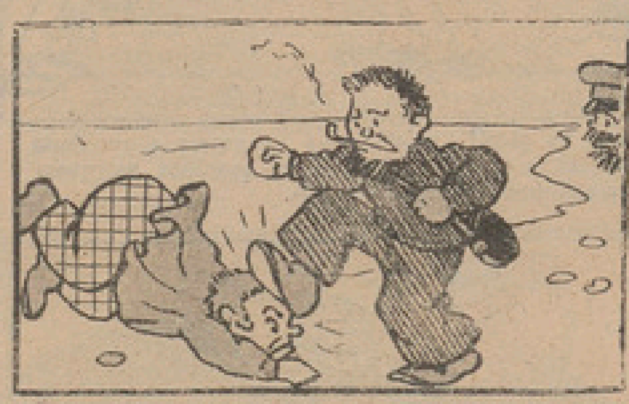
Equipage et passagers vinrent retomber à deux cents mètres plus loin, en plein sur le rivage, et en furent quittes pour une forte commotion.



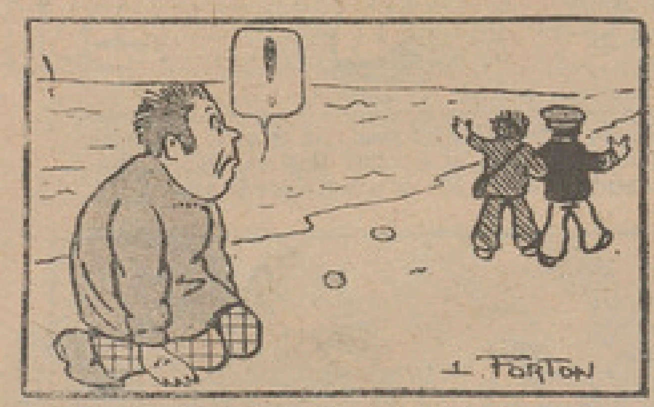
Boitaclou n'était pas encore relevé que, pour a quatrième fois, le matelot s'approcha de lui, la main tendue. « Cinq francs de supplément pour *la petite promenade aérienne,* » dit-il froidement. Boitaclou le regarda et fut si stupéfait qu'il n'eut même pas la force de protester.



Il mit machinalement la main à la poche, mais, hélas ! il s'aperçut que dans *la petite promenade aérienne* il avait perdu son porte-monnaie. « Comment : vous n'avez plus d'argent ? Alors vous croyez qu'on va vous balader comme ça à l'œil ? » s'écria le matelot furieux !



Et avant que le père Boitaclou puisse protester, il tomba dessus à bras raccourcis et à coups de talon de bottes, pour lui apprendre à vouloir se faire promener sans payer !



Et après avoir octroyé sans supplément cette fois, une pâtée en règle au malheureux Boitaclou, le matelot s'éloigna avec le pilote, laissant l'infortuné passager complètement ahuri. Boitaclou Hippolyte-Pantaléon n'est pas près de se payer une autre *promenade en mer !*



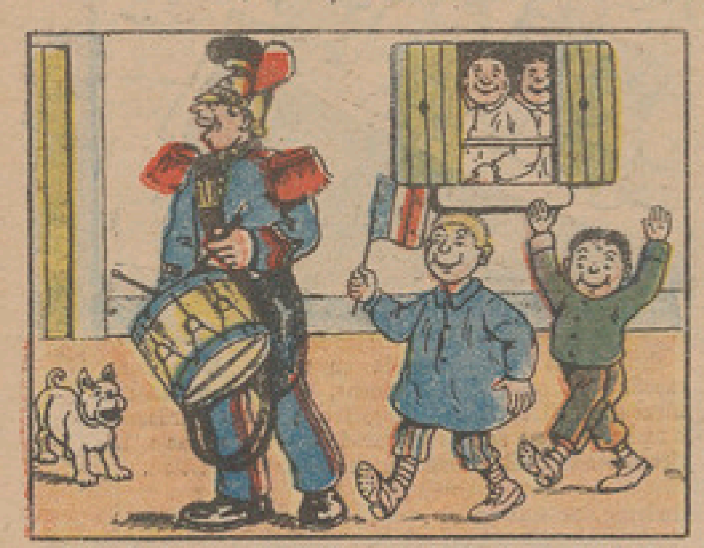
PROCHAINEMENT :

LE TOUR DU MONDE DE DEUX MATHURINS

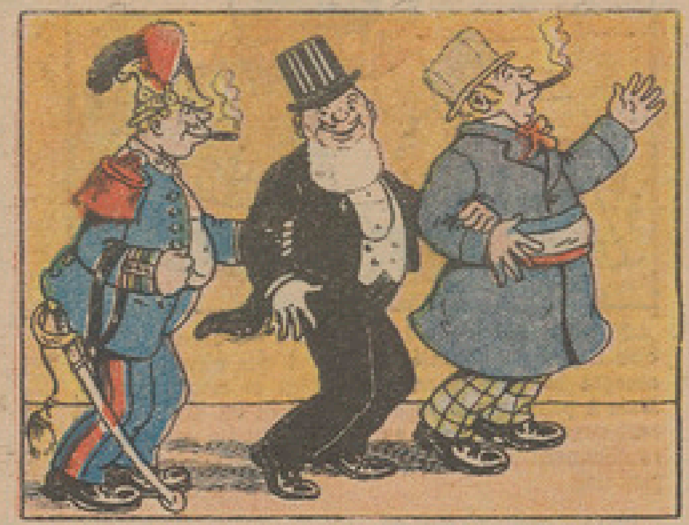
Histoire amusante et désopilante en de nombreux tableaux.

LA FÊTE DE TRÉPIGNY-LES-CANARDS (Fin.)

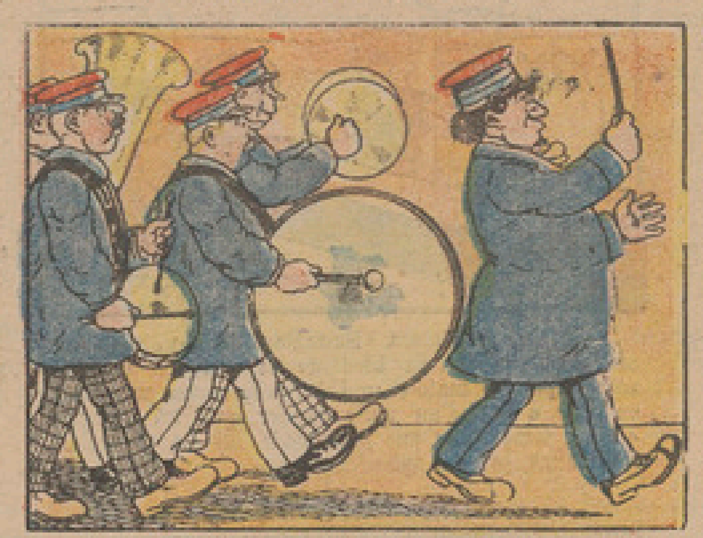
Voir le commencement page 2.



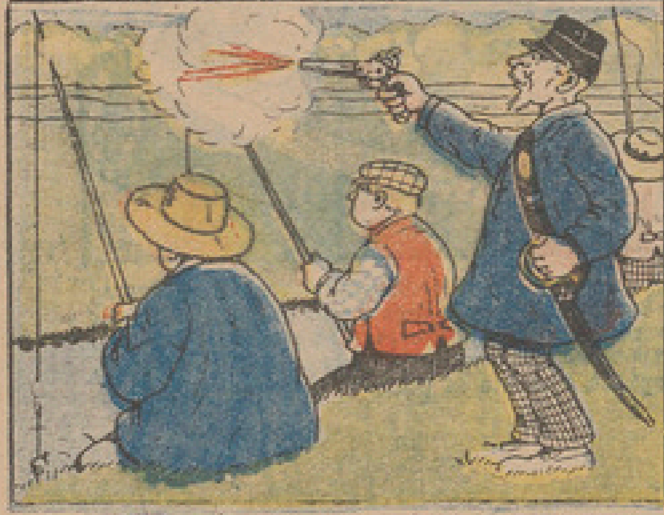
A trois heures, un roulement de tambour invite les autorités à se lever de table et à aller présider la fête.



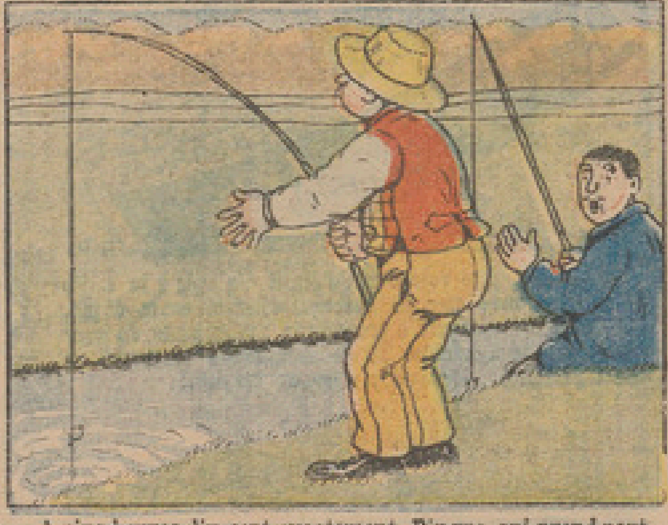
On se rend sur la Grande Place pour voir le défilé des pêcheurs qui vont prendre part au concours de pêche à la ligne, puis...



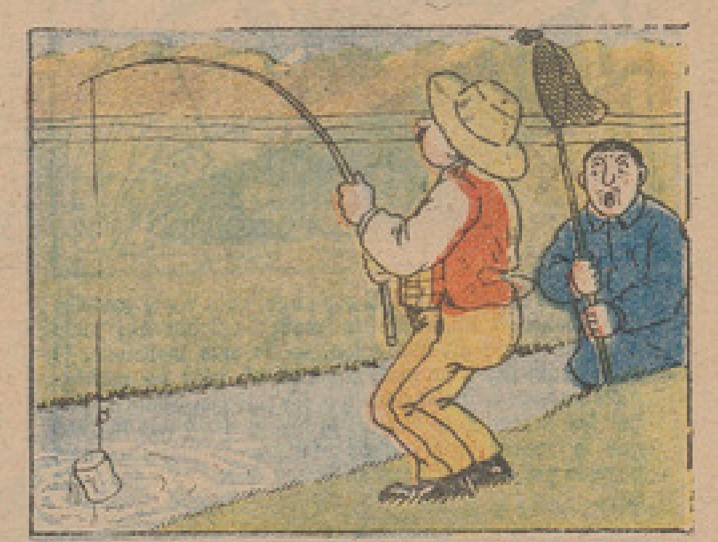
... un nouveau cortège s'organise et on se dirige, musique en tête, vers la rivière où chaque concurrent se place à son gré.



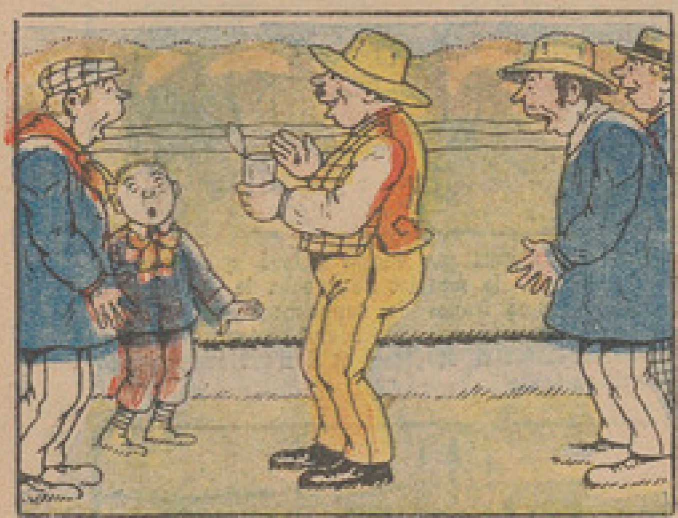
Le garde champêtre tire un coup de pistolet pour annoncer que le concours est commencé, toutes les lignes s'abaissent et les hameçons plongent dans l'eau. Le silence est impressionnant.



A cinq heures dix-sept exactement, Pinguo, qui prend part au concours, voit son bouchon disparaître, il ferre immédiatement et sent une forte résistance. « J'en tiens un! » s'écrie-t-il. Il tire à lui avec toute la science indispensable en pareil cas...



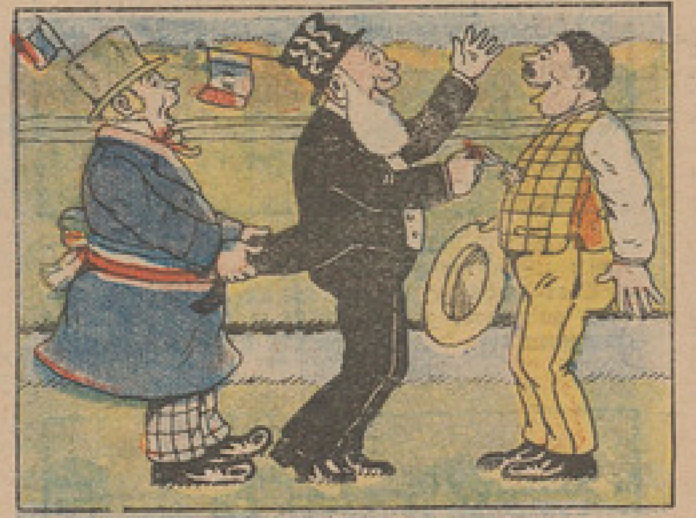
... il sort hors de l'eau une boite de fer-blanc. Tout le monde s'élance, on se précipite sur la boite : c'est une boite de conserve sans étiquette, elle n'est pas ouverte.



On l'ouvre immédiatement pour voir ce qu'il y a dedans : elle contient du thon, il a même pris un thon à l'huile. L'événement se répand comme une trainée de poudre.



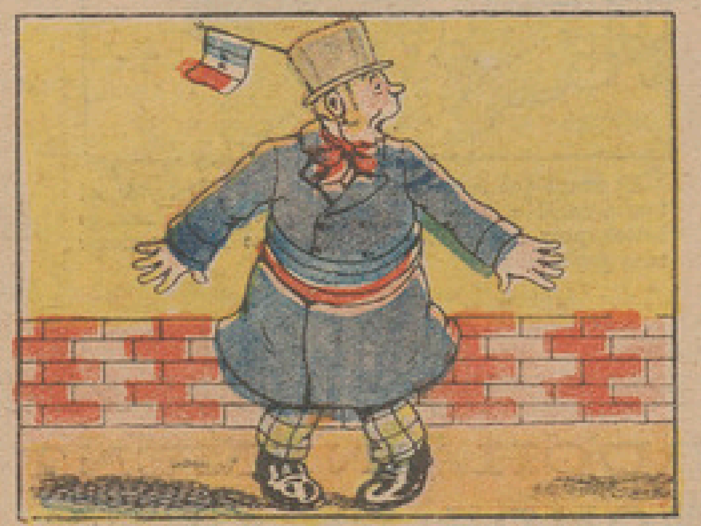
Devant un pareil exploit, tous les autres concurrents abandonnent la partie et Pinguo est proclamé vainqueur aux applaudissements de l'assistance.



Le ministre le félicite, il lui donne l'accolade et dans un moment d'expansion il le décore du Mérite agricole au lieu et place du maire de Trépigny-les-Canards.



« Viva le minisse! vive Pinguo! » Le triomphateur Pinguo, décoré du poirot et couronné de lauriers, est porté en triomphe et le cortège se reforme pour rentrer au village où un apéritif soigné attend au frais.



Le maire est très inquiet pour sa popularité et il est furieux du geste du ministre, il se réserve même de le lui dire d'une façon discrète, mais où diable est-il passé, le ministre?

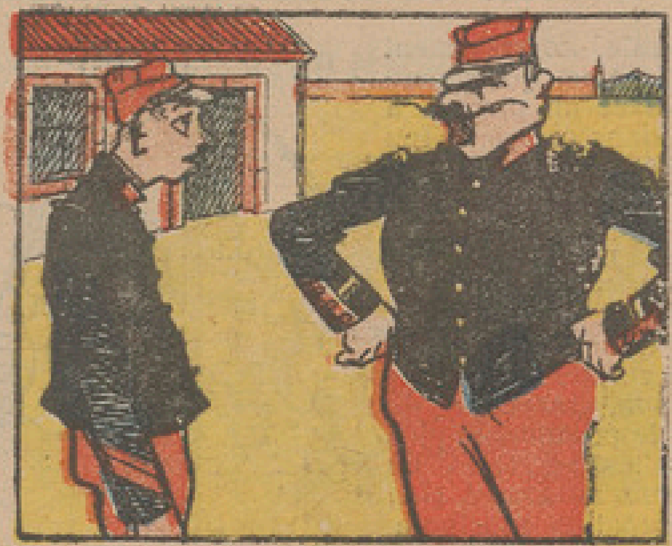


Ma foi, M. le ministre a trop mangé de melon et il a profité du brouhaha pour s'éclipser, grimper dans son auto et filer à l'anglaise, laissant les habitants de Trépigny-les-Canards tout à la joie et M. le maire tout déconfit.

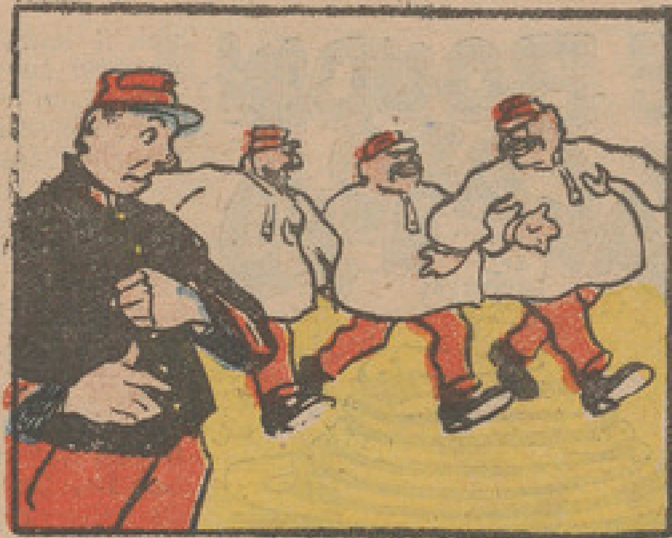
VENTRES ET BIDONS



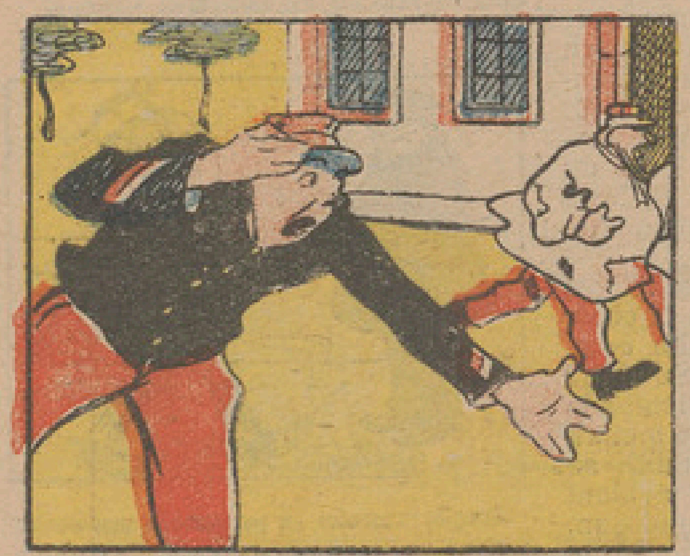
Lagourde n'a pas inventé les talons en caoutchouc, ce n'est qu'à sa bonne conduite qu'il doit les galons de caporal. En ce moment, il est sur les dents, étant chargé de l'équipement des territoriaux.



L'adjudant Durapoil appelle le caporal Lagourde qui arrive au pas de gymnastique. « Caporal, il manque trois bidons pour la manœuvre des territoriaux, faut me les trouver!... — N'en reste plus, mon adjudant... — Ça n'me regarde pas!... »



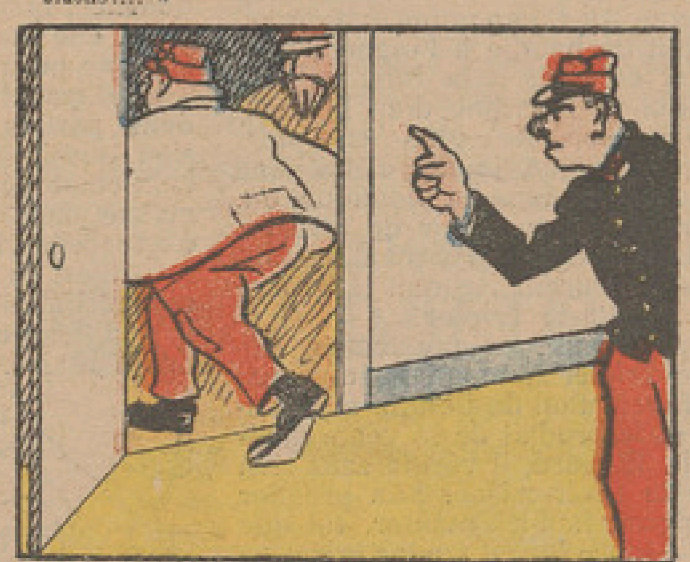
L'adjudant s'est éloigné.
En ce moment, trois gros territoriaux passent près de Lagourde, qui entend l'un deux dire, en riant: « Avec des ventres comme les nôtres, on devrait être réformé, l'adjudant Durapoil a bien raison de nous appeler les trois bidons!... »



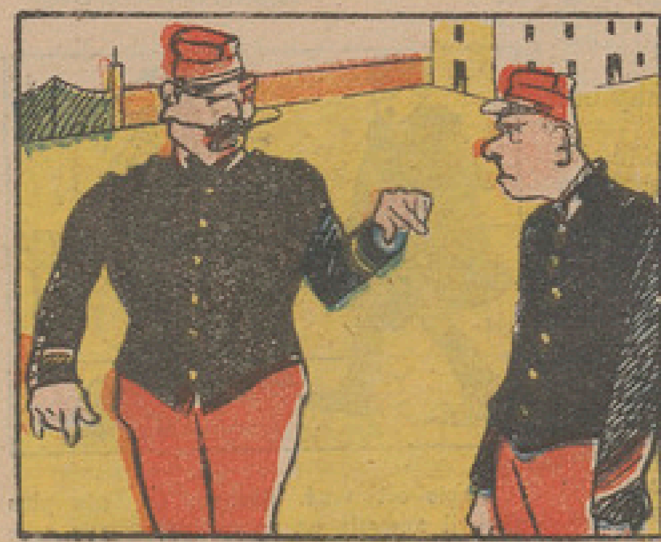
A ces mots, Lagourde se dit : « C'que j'suis gourde!... voilà les trois bidons dont l'adjudant m'a parlé; faut les prendre. »



« Venez avec moi, commande Lagourde. »
Le plus gros ne veut pas, mais, à la menace des deux jours, il finit par le suivre en lui disant: « Nous avons beau être gros, nous sommes solides, moi surtout; d'abord je suis boucher. »



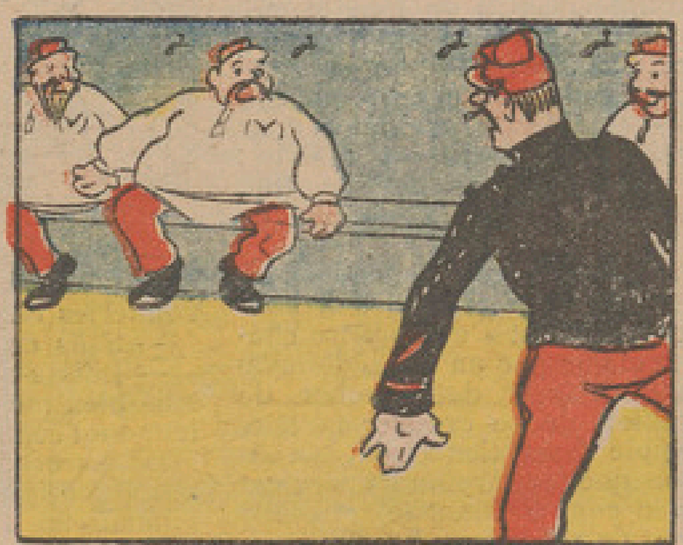
Il les fait entrer dans un lavabo, avec défense expresse de le quitter.



Puis il revient trouver Durapoil et lui dit: « Mon adjudant, j'ai trouvé vos trois bidons. — Ça va bien!... Ils sont bons, ils ne fuient pas? — Il y en a un qui fuyait, mon adjudant, un gros... il est boucher. — S'il est bouché, il ne fuira plus! Rompez, caporal ! »



On fait l'appel des territoriaux pour la manœuvre, mais Durapoil se met à crier comme un âne, car il manque trois hommes. « Qu'on cherche dans tout le quartier, dit-il; qu'ils viennent immédiatement, que je leur flanque quatre jours. »



Après de longues recherches, le sergent Dutoutou découvre les trois hommes dans le lavabo de la quatrième. « Qu'est-ce que vous fichez?... s'écrie-t-il. — C'est le caporal Lagourde qui nous a ordonné de rester ici. — Suivez-moi, ordre de l'adjudant. »



Après avoir écouté les explications des trois territoriaux, Durapoil ordonne d'amener le caporal Lagourde, qui arrive toujours au pas gymnastique.



« Caporal, vous êtes donc abruti au point de prendre des hommes pour des bidons? — Mais... mon adjudant, ils ont dit que c'était vous... »



« Moi!... hurle Durapoil; ah! mes gaillards, vous manquez de respect à vos supérieurs!... — Mais... mon adjudant... — Pas d'explications! vous aurez huit jours!... Quant à vous, Lagourde, je vous en mets douze, en attendant votre entrée à Charenton!... Rompez!... »



Personne, dans le quartier, ne faisait le boudin comme Tripier, le charcutier à l'enseigne bien connue *Au Compagnon d'Antoine*. C'était un boudin à l'oignon, onctueux et épicé à la fois, un vrai boudin de Lorraine dont la tradition se perd de plus en plus. Aussi, chaque jeudi, c'était une procession dans la boutique où, derrière un comptoir de marbre, un tablier blanc masquant ses appâts plantureux, trônait la grosse Mme Anastasie Tripier.

Or, depuis quelque temps, Antoine Tripier se montrait soucieux. La fabrication du boudin augmentait et le produit de la vente diminuait. D'abord, il vérifia sans rien dire le tiroir-caisse. Son premier soupçon, faut-il l'avouer, fut que son épouse faisait sauter la caisse pour se constituer un pécule personnel ou payer quelque note arriérée. L'explication qui s'ensuivit faillit amener une rupture entre ce couple jusqu'à ce jour si uni.

Une fois mise en éveil sa défiance, Anastasie Tripier se montra plus soucieuse encore que son mari d'élucider le problème. Une surveillance étroite fut établie ; elle aboutit à blanchir de tout soupçon le garçon et la fille de boutique.

Un fait demeurait cependant incontestable : des rondelles de boudin continuaient à disparaître chaque semaine par un procédé mystérieux. A force de chercher, de surveiller, de se creuser la tête, le couple charcutier acquit la conviction que les larcins s'opéraient dans la cour pendant le refroidissement du savoureux boudin.

Mais comment? Personne ne pouvait pénétrer dans cette courette intérieure sans passer par le magasin. Chaque mercredi, plus de dix fois dans la journée, Tripier ou sa femme quittaient brusquement la boutique pour se précipiter dans la cour où ils trouvaient leur boudin, correctement enroulé sur lui-même, qui refroidissait en exhalant un parfum à faire tressaillir dans sa tombe feu Charles Monselet.



— Une livre de boudin, monsieur Tripier?

— Volontiers, monsieur Tartempion.

— Et les affaires, ça va?

— Tout à la douce, comme les marchandes de cerises.

M. Tartempion, locataire du troisième, était le premier, le plus fidèle de tous les amateurs de boudin. Personne ne savait rien de cette préoccupation constante, véritable cauchemar qui empoisonnait la vie du couple Tripier, par ailleurs si heureux dans ses affaires. Antoine en perdait cette bonne humeur proverbiale dans le quartier; quant à la grosse Anastasie, elle maigrissait à vue d'œil. Cela ne pouvait pas durer.

Un dimanche soir, au café, entre deux parties de manille, Tripier s'en ouvrit à son camarade Circuit, employé en qualité de contremaître dans une grande maison d'appareils électriques.

— C'est ça qui te tracasse, mon vieux? Fallait me le dire plus tôt, il y a longtemps que je t'aurais tiré d'affaire.



— Et comment?

— C'est bien simple! Tu as des sonneries électriques chez toi?

— Sans doute.

— Laisse-moi poser un fil et suis bien mes indications, ton voleur ne t'échappera pas cette fois.

Le mercredi suivant, fiévreux et affairé, Tripier donnait ses ordres comme un général avant la bataille.

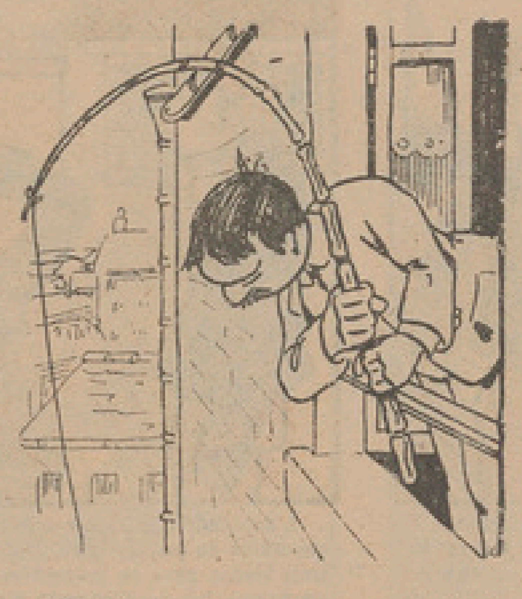
— Toi, la mère, tu resteras à ton comptoir. Vous, Félicie, vous irez de suite requérir un agent, et moi je me précipiterai dans la cour. Tout cela, au premier coup de sonnerie. Vous m'avez bien compris?

— Oui, oui!

Ayant répété ses dernières instructions, Tripier s'en fut dans la cour où il plaça le boudin sur une table le long de laquelle courait un fil communiquant avec la sonnerie du magasin. Sans avoir l'air de rien, il entoura de l'extrémité du fil le milieu du boudin et voulut vaquer à ses affaires.

Impossible! L'air égaré du patron et de la patronne frappait tous les clients. En vain s'objurgaient-ils réciproquement, avec acrimonie, de prendre un visage ordinaire, ils n'y arrivaient pas.

La matinée se passa ainsi dans une attente vaine. L'heure du déjeuner arrivée, on se mit à table sans aucun appétit.



C'était l'instant que guettait le voleur, fort au courant des habitudes de la maison, et pour cause. Une fenêtre du troisième s'ouvrit sans bruit. Une tête hirsute s'aventura au dehors, suivie bientôt d'une contre-gaule de pêche terminée par une roulette. Tout du long glissait un fil solide au bout duquel pendait un hameçon de choix.

Le croc, après deux tentatives manquées, s'enfonça dans la chair noire. Lentement le boudin commença son ascension. Soudain, une résistance : en même temps la sonnerie de la boutique se mettait en marche. Tripier bondit, sa femme faillit étouffer en avalant de travers une arête de poisson.

Usant de la longueur du fil, le boudin avait continué à monter. D'abord surpris, maintenant furieux, le cambrioleur tirait comme un diable pour se dégager à tout prix, quand il vit s'encadrer dans la porte le visage éberlué d'étonnement de Tripier.

— Vous, monsieur Tartempion! Pas possible!

Chacun secouant de son côté, ils commençaient à s'injurier tous les deux, lorsqu'apparut un brave gardien de la paix.

Juste à ce moment, le boudin, fatigué d'être tiraillé en sens contraire, prit le parti de se casser par le milieu, et vint s'écraser sur le visage levé vers le ciel de l'agent de l'autorité.

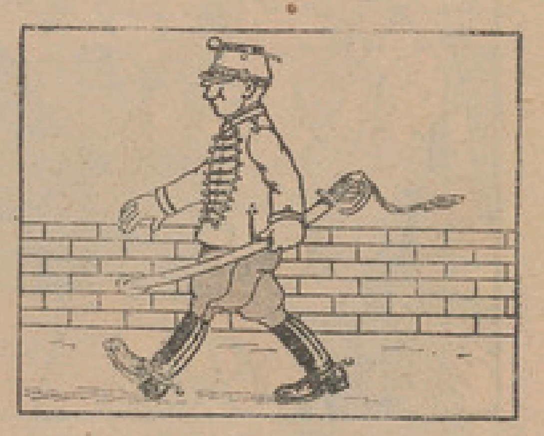
— Sacrebleu! gronda le sergot, je m'ai quelquefois fichu le doigt dans l'œil, mais jamais un boudin. Le particulier me la paiera z'au poste.

Et quatre à quatre, il escalada l'escalier pour prendre au nid la pie voleuse.

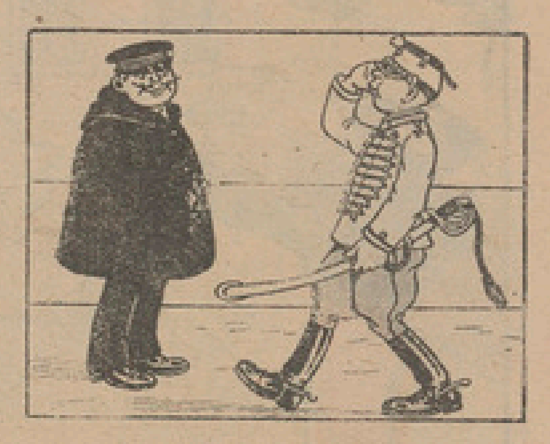
G. de Raulin.



PREMIÈRE SORTIE



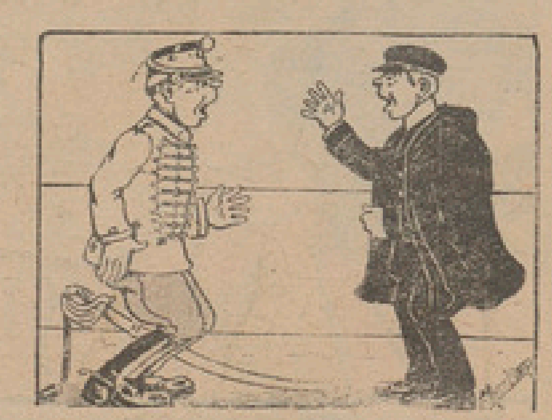
Loupio est au régiment depuis 8 jours, il a obtenu la permission de la journée, c'est sa première sortie; il marche fièrement, très embarrassé de son bancal et heureux de s'exhiber dans son bel uniforme.



Loupio rencontre un personnage moustachu portant une casquette galonnée, le prenant pour un officier, il salue militairement, mais le personnage en question n'est qu'un simple contrôleur des Omnibus : il s'aperçoit de la méprise de Loupio, et se met à rire.

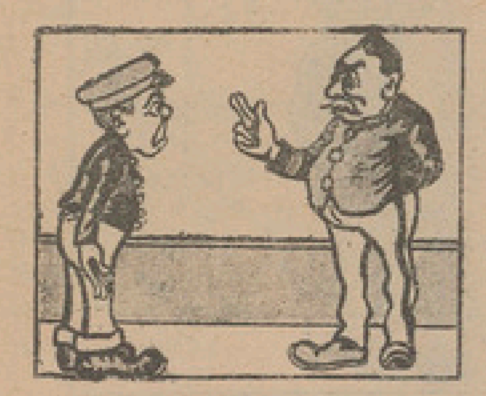


Loupio est vexé. Quelques instants plus tard il aperçoit un second personnage tout jeune, coiffé d'une casquette comme le précédent; la seule différence, c'est qu'il n'a qu'un galon tandis que l'autre en avait deux. « Ce coup-ci, je ne marche pas, se dit Loupio. Le second personnage est à deux pas, Loupio le fixe avec insistance et pour bien marquer son intention de ne pas le saluer, il enfonce avec ostentation son shako sur sa tête.



Hélas! Loupio encore une fois s'est trompé, le monsieur à la casquette est un aspirant de marine, il s'arrête indigné et colle 4 jours de salle de police à Loupio stupéfait.

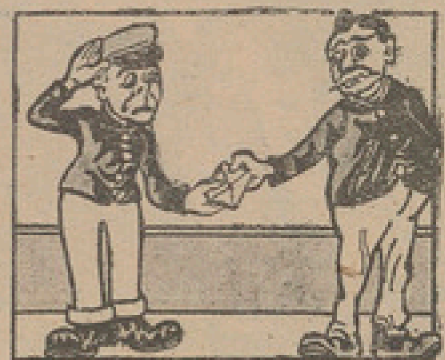
LA LETTRE DE L'ORDONNANCE

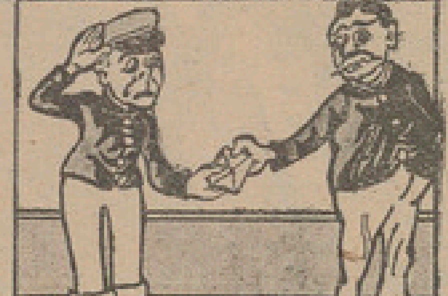


« Mon garçon, dit le capitaine Flambard à son ordonnance, Baptiste Croupion, vous payez tout trop cher au marché; il faut toujours marchander; si la marchande ne veut pas faire de diminution, vous faites semblant de partir, et toujours elle vous rappelle. »



Croupion arrive du marché : « Eh bien! Baptiste, avez-vous suivi mes instructions? avez-vous fait comme si vous partiez pour obtenir une concession? — Voui, m'cap'taine. — Et la marchande vous a rappelé? — Voui, m'cap'taine, all' m'a rappelé pour m'appeler grosse tourte! »

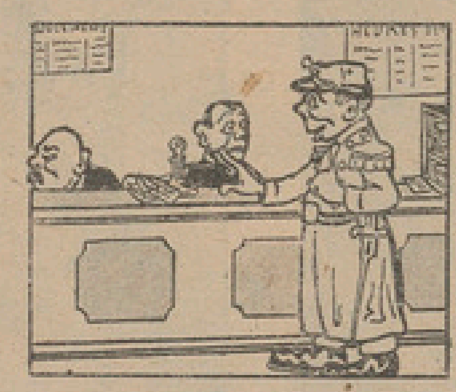




« C'est toujours mieux que rien. Bref, prenez comme principe qu'il faut toujours marchander. Ah! à propos, allez vous mettre en tenue, et portez de suite cette lettre à la poste sans omettre de l'affranchir avec un timbre de 10 centimes. »



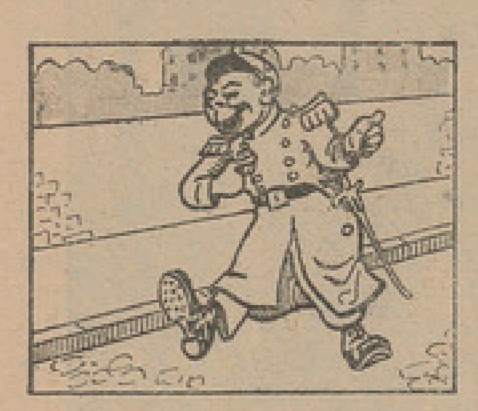
« Baptiste arrive au bureau des postes, en disant à l'employé : « Qué mon cap'taine y m'a dit comme ça que je faut que j'l'affranchir. — Très bien, mon ami, votre lettre pèse plus de 15 grammes, il y a surtaxe, c'est 20 centimes.



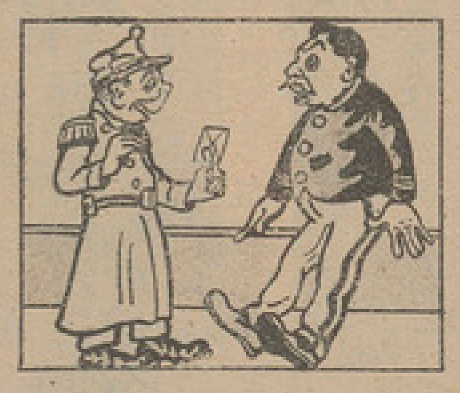
« De quoi, 20 centimes? Qué, mon cap'taine y m'a dit 10 centimes, et même que vous voilliez bien que je suis mélétaire, et que, à quart de place, ça devrait même être que 5 centimes; tout d'même, j'vas vous bailler deux sous, et c'est core ben payé pour un ch'ti bout d'lettre comme ça! »



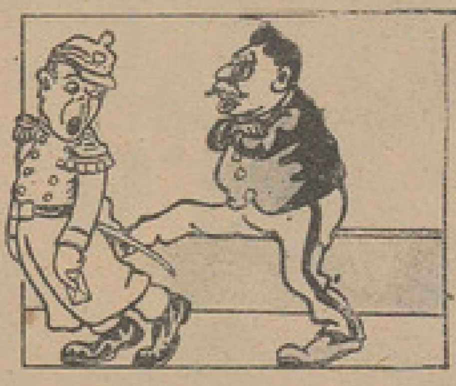
« Allons, farceur, vous savez bien que c'est prix fixe à la poste, » dit l'employé en rigolant. Croupion, à regret, allonge ses quatre sous, et, profitant de ce que personne ne le regarde, il subtilise une lettre qui se trouvait sur le guichet et s'en va.



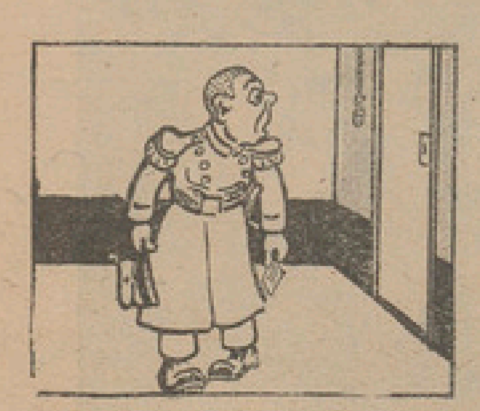
« Hein! mais l'avez-vous-t'y vu, c'te canaille de voleur d'employé! Mais j'sommes po'nt une bête; à voleur, voleur et demi, aussi, j'y ai barboté une lettre, et qu'mon cap'taine y s'ra ben content, vu qu'la sienne all' sera remplacée, et qu'ça y coûtera pus rien. »



Et, triomphalement, Baptiste tend la lettre à son supérieur en lui disant : « Vous comprenez, mon cap'taine, quand c'est qu'j'ai vu que c'voleur d'employé y voulait pas faire de diminution malgré qu'j'ai ben marchandé, j'y ai chapardé c'te lette, comme ça, c'est lui qui sera volé. »



« Imbécile, bête brute, crétin, idiot, fulmine le capitaine Flambard en allongeant un vaste coup de botte dans le côté pile de Baptiste, a-t-on jamais vu une andouille pareille? veux-tu bien aller remettre cette lettre où tu l'as prise, et vivement encore? »



« Ben, qu'j'y comprends pus rien, à c't'heure y m'y dit d'marchander, j'marchande, j'y fais des économies, et il est pas core content. Cré bonsoir ed' sort, c'est à donner sa démission! Ah! la classe!... »



« ... mais c'est égal, pas si bête, que d'la rendre, c'te lettre, d'autant plus qu'j'ai eune idée : y a ma bonne femme de mère qu'y m'a d'mandé d'y écrire, et ben, voilà... »



« ... j'vas toujours y envoyer c'te lettre à ma bonne femme de mère; ça fait qu'elle sera ben contente en voyant comme ça que j'pense à elle. »

CHOSES ET AUTRES

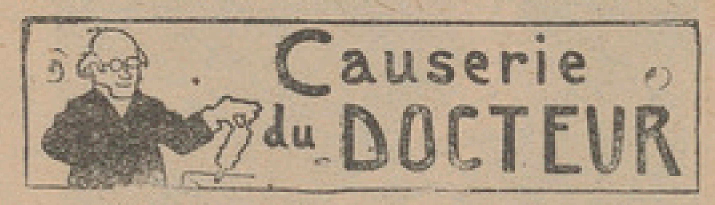
POURQUOI ROMPONS-NOUS LE PAIN

L'origine de cette coutume remonte à la Cène où Jésus-Christ rompit le pain en compagnie de sès disciples.

Aujourd'hui, en France, rompre le pain est devenu, du sacré au profane, un article élémentaire du code de bienséance; et voici pourquoi sans doute :

Dans un simple repas de famille, on ne change pas toujours de couteau à tous les services. Alors, le pain coupé au couteau garderait le goût des différents mets; d'autre part, il serait incommode de préparer à l'avance une grande quantité de bouchées, ce qui encombrerait la table.

Est-ce bien pour cela que nous devons rompre le pain? ou est-ce simplement la bienséance qui le veut ainsi, sans savoir pourquoi, assurément?



Inflammation des gencives.

Souvent un vieux chicot que l'on a négligé de faire enlever provoque l'inflammation des gencives et entretient des rougeurs qui deviennent parfois le point de départ d'un abcès et d'une fluxion. Voici une excellente mixture qui empêchera le développement des complications.

Teinture d'iode, teinture d'aconit; faire un mélange de 10 grammes de chaque et se badigeonner la gencive, après quoi on se rincera la bouche à l'eau tiède, car cette mixture étant légèrement caustique, il faut éviter de la laisser en contact avec la muqueuse de la bouche et des lèvres.

Dr E. M.

Conseils Pratiques

COMMENT PARFUMER NOS APPARTEMENTS

Pour parfumer un appartement on peut employer le vaporisateur et répandre de l'odeur sur les tapis et les coussins.

On peut aussi placer sous les meubles des bols d'eau chaude avec quelques gouttes d'essence.

Lorsqu'on veut détruire l'odeur du tabac, on emploiera le cédrat ou l'eau de Cologne. On peut aussi brûler sur une pelle rougie du vetiver, du benjoin, etc.

Et lorsqu'on veut purifier l'air d'un appartement, on emploiera les résines, les aromates, le benjoin, le vinaigre des quatre voleurs, les essences de thym, de serpolet, d'eucalyptus, de géranium, etc.

FRIDOLIN LA FORTE TÊTE OU LES EXPLOITS D'UN ÉVADÉ. — Histoire émouvante et véridique. (*Suite.*)

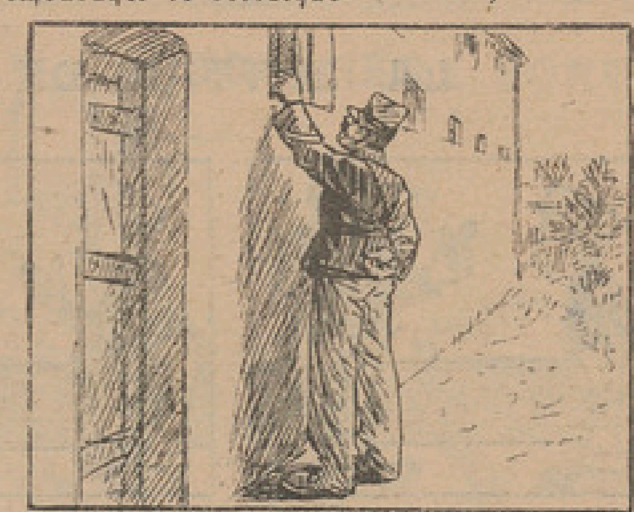


Fridolin a été condamné à deux ans d'emprisonnement dans le pénitencier d'Aïn-el-Hadjar, en Afrique, pour voies de fait envers son maréchal des logis. Son caractère gouailleur l'a fait prendre en grippe par Durixi, le sergent du pénitencier. Ce dernier a appris que Fridolin voulait s'évader, aussi lui en donne-t-il les moyens pour avoir le plaisir de le pincer.

En apercevant cette lime qui traînait à terre, lime qui, nous l'avons dit, avait été mise là avec intention...



... par le sergent Durixi, Fridolin eut un mouvement de joie. Personne ne le regardant, il s'en saisit et la glissa dans la poche de son bourgeron. Le soir même, dès qu'il fut enfermé dans sa cellule, — chaque soir, en effet, les détenus sont mis sous verrous, — le Parisien commença avec ardeur à scier les gros barreaux de fer qui étaient scellés dans sa petite fenêtre.

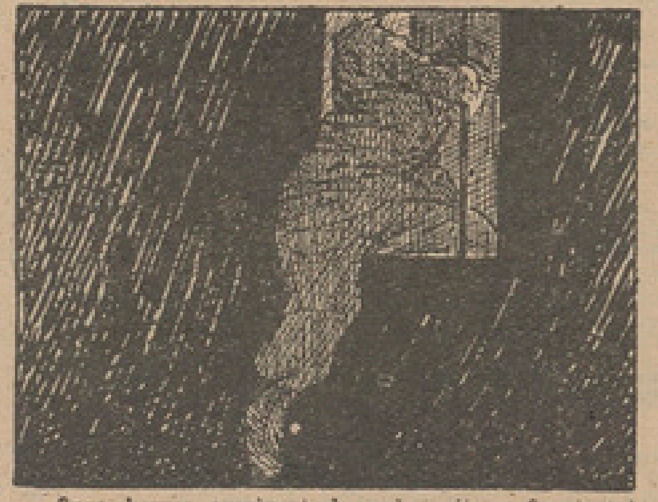


Le travail avança vite malgré que Fridolin eût les mains littéralement en sang. Le malheureux ne se doutait pas que, chaque jour, le sergent Durixi, avec une curiosité méchante, venait constater où il en était.

Enfin deux barreaux furent sciés par le haut et par le bas, prêts à céder à la moindre secousse. « Ce sera pour ce soir, se dit Fridolin. Vive la liberté ! »



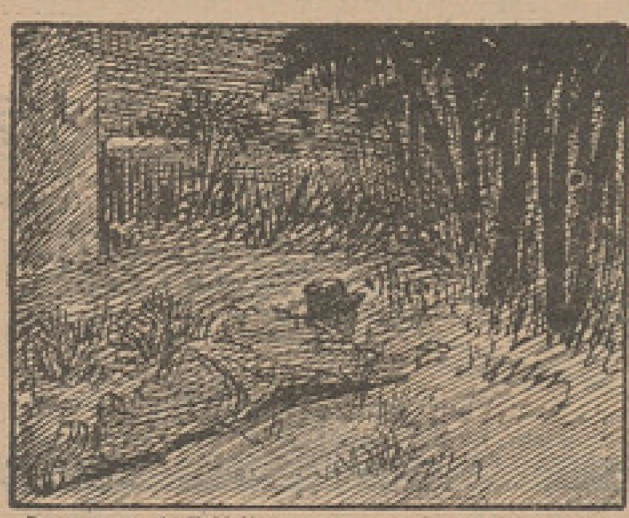
« Ce sera pour ce soir, pensa le sous-officier après avoir inspecté les barreaux, mais je serai là, mon petit Fridolin !... »



Onze heures sonnèrent dans la nuit. « On vient de relever les sentinelles, pensa Fridolin, Durixi doit dormir comme un loir, ça va être le moment ! »



Et d'une main résolue il brisa les barreaux, qui tenaient à peine. Il enjamba sans bruit la fenêtre qui donnait sur la route à une cinquantaine de mètres de la première sentinelle avancée. Un bouquet de grands palmiers était proche, c'était le premier abri à gagner.



C'est ce que fit Fridolin, en rampant à terre comme un serpent. La nuit noire, sans lune, sans étoiles, favorisa ce commencement de fuite à plat ventre.



Il atteignit le premier palmier, en poussant un léger soupir de satisfaction. Soudain, il recula épouvanté : une ombre venait de se dresser devant lui, l'ombre du sergent Durixi, à deux pas.



« Tiens ! tiens ! mais c'est ce cher Fridolin qui s'offre une petite promenade sentimentale ! » railla le sous-officier, tandis que son revolver se dressait dans la direction de la figure du détenu. Le Parisien sentit des larmes de rage venir mouiller ses paupières.



« Une petite promenade qui pourrait vous conduire aux travaux publics, mon garçon », continua Durixi. Travaux publics ! cette terrible perspective fit perdre tout sang-froid à Fridolin. « Plutôt la mort ! » gronda-t-il à voix basse. Et il bondit à la gorge du sergent pour l'empêcher d'appeler le poste, l'étrangler et s'enfuir.



Fridolin avait compté sans le revolver du sous-officier, qui partit en tombant à terre. « Aux armes ! » cria la sentinelle la plus proche au bruit de la détonation. Le caporal de garde, suivi de trois hommes, accourut aussitôt au pas gymnastique.



Mais, à la lueur de sa lanterne, il n'aperçut, sous le bouquet de palmiers, que le sergent Dirixi qui gisait par terre à demi étranglé. Les hommes, des tirailleurs indigènes, le chargèrent sur leurs épaules. Qu'était donc devenu Fridolin ?

(*A suivre.*)

ANECDOTES

Un aplomb imperturbable.

Dans un restaurant en renom, V... vient de festoyer joyeusement avec plusieurs de ses amis. Il demande la note. Après vérification, il s'aperçoit d'une erreur de 10 francs, à son préjudice.



— Eh! dites donc, garçon? Que me comptez-vous là un entremets que je n'ai ni commandé ni vu?

Le garçon examine à son tour la note, puis s'écrie :

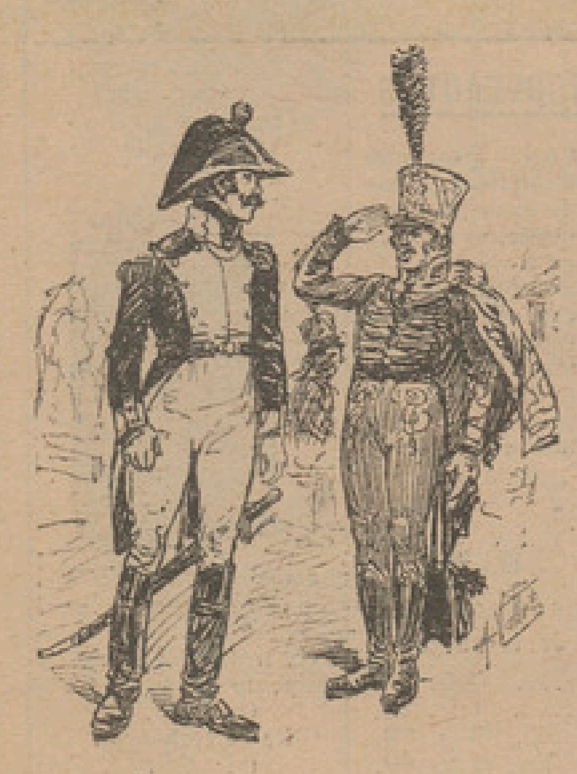
— Je vais vous dire, monsieur, voici plusieurs fois que je remarque que monsieur ne vérifiait pas l'addition...

— Alors, c'est une raison?

— Alors je me suis permis de donner une petite leçon à monsieur!

Juste réparation.

Pendant la guerre d'Espagne, la discipline la plus rigoureuse et le respect des propriétés avaient été mis à l'ordre du jour, même le respect des basses-cours. Mais un jour un capitaine entendit un bruit étouffé



que son oreille exercée reconnut aussitôt pour le dernier soupir d'une poule qu'on étrangle. Il s'approche vivement du camp des hussards et aperçoit un soldat en train de glisser le corps du délit dans sa sabretache.

— Hussard, s'écria-t-il, avancez à l'ordre!

— Me voici, mon capitaine, dit celui-ci en faisant le salut militaire.

— Pourquoi avez-vous tordu le cou à cette poule? dit le capitaine en tapant vigoureusement sur la sabretache du soldat.

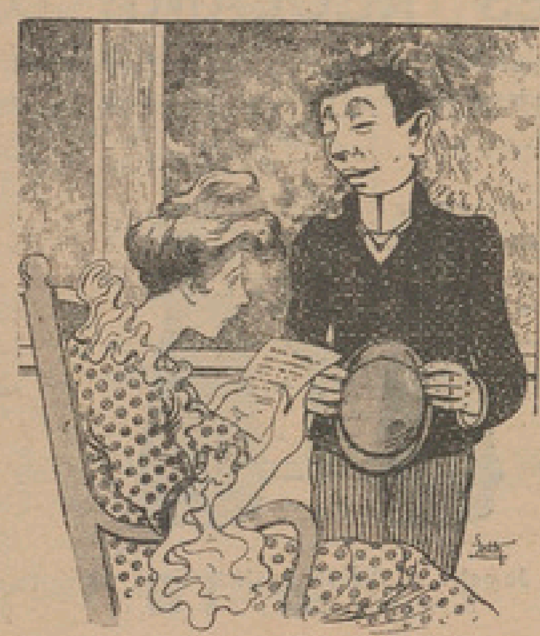
— Mon capitaine, elle m'a provoqué en me regardant d'un air insolent, et quand il s'agit de faire respecter l'uniforme du régiment... suffit.

Le capitaine se mordit les lèvres pour réprimer une forte envie de rire.

— Allons, passe pour cette fois; mais n'y revenez pas.

— Mon capitaine... suffit!

— Désormais quand vous rencontrerez des poules, la consigne est de baisser les yeux.

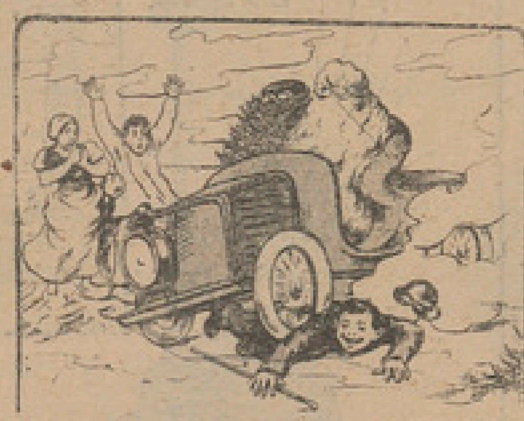


— Vous avez l'habitude du service?
— Pour ça, y a pas d'erreur, j'ai servi pendant 3 ans.
— Et où cela mon ami?
— Au 12e cuirassiers...

LE CHAT QUI VEUT IMITER LE RENARD



— Ah! monsieur du corbeau, que vous êtes joli, que vous me semblez beau...
— Merci du compliment, mon cher, mais depuis La Fontaine on ne me la fait plus.



L'ÉCRASÉ. — N'ayez pas peur, braves gens, on est de Paris, nous avons l'habitude.



— S'il fait chaud en Afrique? Je vous crois, 50 degrés à l'ombre...
— Et à Tarascon donc, il fait tellement chaud à l'ombre, qu'on est obligé de se mettre au soleil pour avoir frais.

ANECDOTES

Compliment raté.

On joue la comédie chez les Durapoint; et le rôle de la jeune ingénue est tenu par Mme Durapoint elle-même, qui malgré ses quarante-huit ans et son visage bourgeonné, est persuadée de remplir son rôle dans la perfection.



Les invités applaudissent à tout briser et ne ménagent pas leurs compliments.

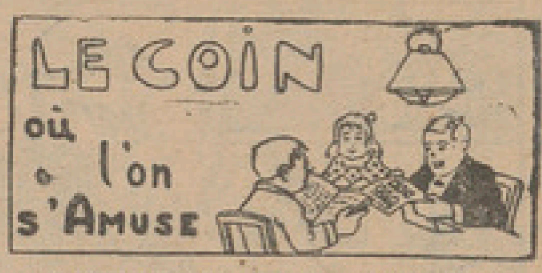
Le docteur B... se fait surtout remarquer par un enthousiasme délirant.

— Quelle verve! quelle grâce! s'écrie-t-il; on ne pouvait jouer avec autant de charme!

— Oh! docteur! c'est trop flatteur, proteste la grosse dame en minaudant. Pour bien rendre ce rôle, il est nécessaire que l'actrice soit jeune et jolie.

— Mais, madame, s'écrie le docteur, vous venez de nous prouver que ce n'est pas indispensable!...

Et, persuadé qu'il s'est montré excessivement galant, il salue et s'en va faire un tour au buffet, laissant la dame profondément rêveuse.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS
DU NUMÉRO 83

ENIGME. — Marmite.
CHARADE. — Goujon.
CASSE-TÊTE. — Angèle, Ulric.
LOGOGRIPHE. — Mai, Mais, Maire.
MOTS CARRÉS.

I E N A
E T A L
N A L É
A L É A

1er CALEMBOUR — C'est lorsqu'un chien vous mord.

2e CALEMBOUR. — Quand le bouc est de fleurs! (*bouquet*).

REBUS. — Jérusalem, Pondichéry Colombo.

Enigme.

On m'trouve sur un animal
Qui, jadis à de La Fontaine
Inspira — vraie leçon humaine —
Un apologue génial.
Des objets beaucoup recherchés
Je sers à faire également.
Et l'on me voit surtout perchée
Dans les cheveux principalement

Charade.

Mon premier est traître,
Mon second n'est plus à lire.
Mon troisième ne fait pas de bien
Mon tout est un instrument de musique primitif

Casse-tête.

(*Avec ces lettres, trouvez deux prénoms.*)
a a b e e e e i i l l n n n r v

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : on me trouve aux champs.
Ajoutez-m'en deux : je deviens une arme.
Ajoutez-m'en trois : je protège la plus belle des fleurs.

Mots carrés.

1. Influe sur la santé.
2. Dernière lettre d'un alphabet
3. Dernier délai.
4. A de la souffrance
5. Suc végétal.

Calembours.

— Comment faire de l'eau de goudron sans goudron ?

— Savez-vous vraiment ce que c'est qu'une addition ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

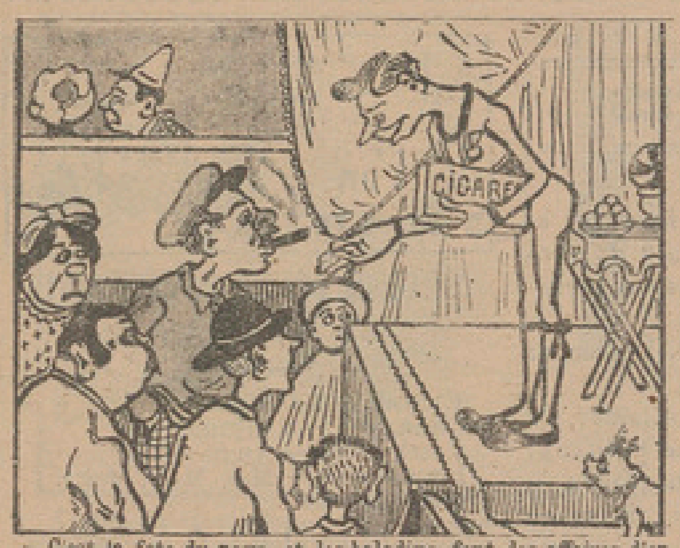
RÉBUS

Trouver trois noms de nationalité.

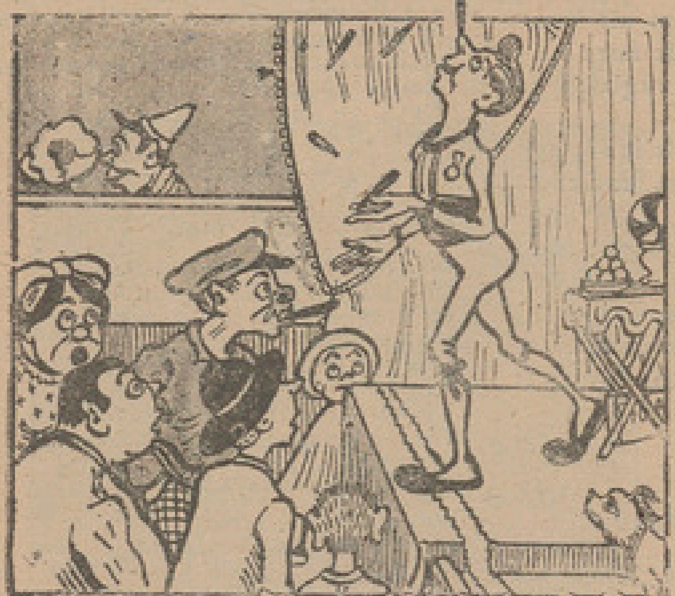


(Solution dans le prochain numéro.)

LE JONGLEUR DISTRAIT

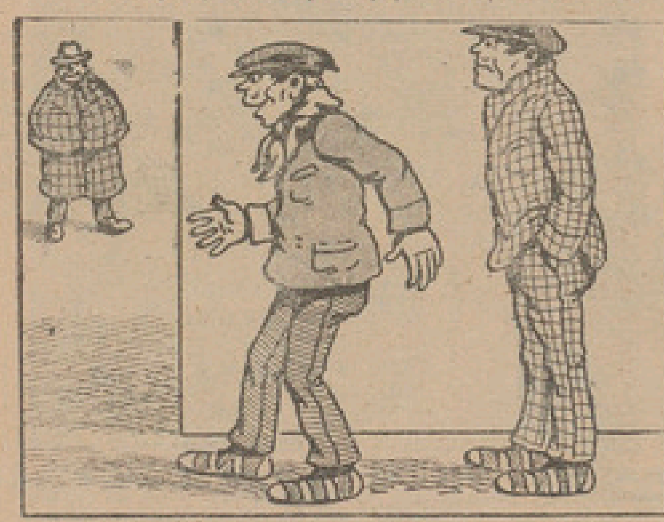


— C'est la fête du pays, et les baladins font des affaires d'or. La loge foraine du célèbre jongleur Katpatt est comble, aussi c'est avec un gracieux sourire qu'il salue les spectateurs...

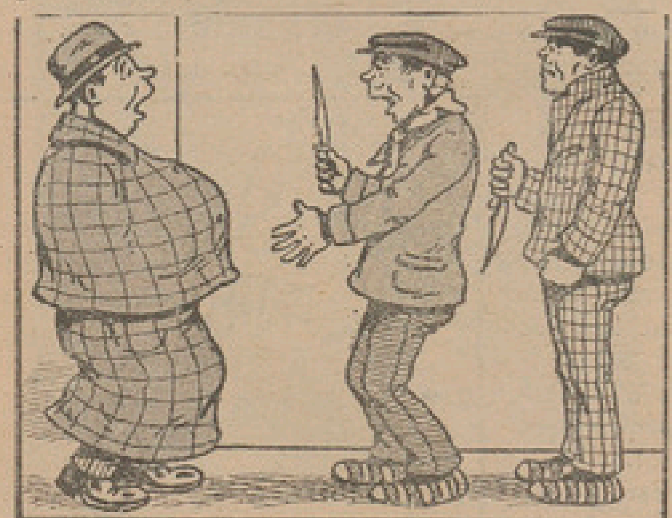


... et avec non moins de grâce qu'il lance et rattrape dans ses mains agiles, ainsi que sur son nez, quantité de cigares. Puis, il continue par plus fort, mais... *(Suite page 15).*

DÉFENSEURS INATTENDUS



Bibi Lafuite et le Costaud sont à la recherche d'un coup à faire, lorsqu'ils aperçoivent, venant au loin, un gros bourgeois bien cossu.



« Voilà ce que nous cherchions, » disent-ils. Le gros bourgeois approche. Bibi Lafuite et le Costaud tirent leurs eustaches effilés et se précipitent sur le passant. « Donne-nous ce que tu as sur toi, s'écrie Bibi, ou sans cela on va te larder. »

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉPATANT
POUR LA JEUNESSE ET LA FAMILLE

LE ROI DES POLICIERS

Superbe roman d'aventures orné de 24 illustrations valeur réelle..... 3 fr. 50

Prix franco......... 1 fr. 25

LES CONTES ILLUSTRÉS DE LA JEUNESSE

Un volume grand format, 320 pages, 260 gravures en couleurs.

Prix incroyable.... 2 francs.

ROBINSON CRUSOÉ

Un fort volume orné de nombreuses illustrations.

Prix franco......... 1 fr. 25

LE TOUR DU MONDE DE DEUX GAVROCHES PARISIENS

Un fort volume grand format orné de 55 illustrations.

Ce roman pour la jeunesse et la famille, qui, pendant toute une année, a tenu en haleine les lecteurs du « Petit Illustré », est expédié franco pour le prix incroyable de........................ 2 francs.

FARCES, ATTRAPES



Pralines chocolat intérieur piment la boîte : 0 fr. 50.



Boîte Bonbons double fond, dans l'une bonbons véritables, dans l'autre bonbons pimentés. La boîte : 0 fr. 50.



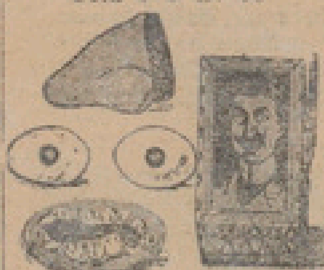
Pyramide magique. Allumée, il en sort un serpent de deux mètres. Les 6 pièces : 0 fr. 95.



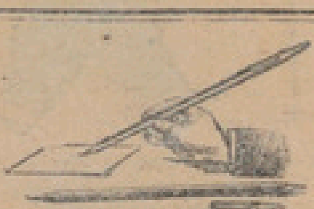
Le Cigare magique, vraiment stupéfiant, se fume sans être allumé ; absolument inoffensif, hygiénique et d'un goût agréable. Prix du cigare et de son fume-cigare : 1 fr. 25.



La bouteille mystérieuse. Elle se vide par le fond quand on la débouche. Avec mode d'emploi. Prix : 0 fr. 40



Métamorphose instantanée Un nez, deux yeux, une mâchoire constituant de curieuses grimaces. Le tout : 1 fr. 10 franco.



Le crayon récalcitrant, muni d'une mine d'un côté et d'une pointe de caoutchouc de l'autre.





La bouteille inversable De quelque côté qu'on la place, elle se redresse d'elle-même.

Crayon amer, n'écrivant pas on l'humecte, le goût est alors très amer.

Les 3 attrapes pour 0 fr. 65 *franco*.



Épis japonais, feu d'artifice sans danger. Prix : 0 fr. 30 la douz.



Chrysanthèmes. Feu d'artifice sans danger Les cinq pièces : 0 fr. 45.

UNE RÉELLE OCCASION

50 superbes cartes postales illustrées pour la jeunesse et la famille.

Franco.... 1 fr. 25.

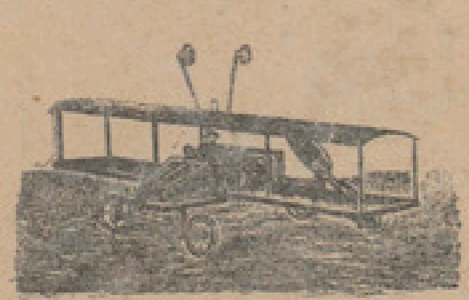


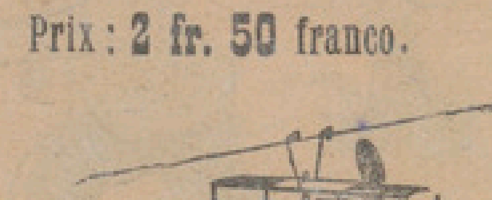
Chute de neige. Feu d'artifice sans danger, d'un effet surprenant. Les 6 pièces : 1 fr. 20.

AÉROPLANE mécanique, marchant sur terre et en l'air.

En ligne droite et en cercle, expédiée avec mode d'emploi.

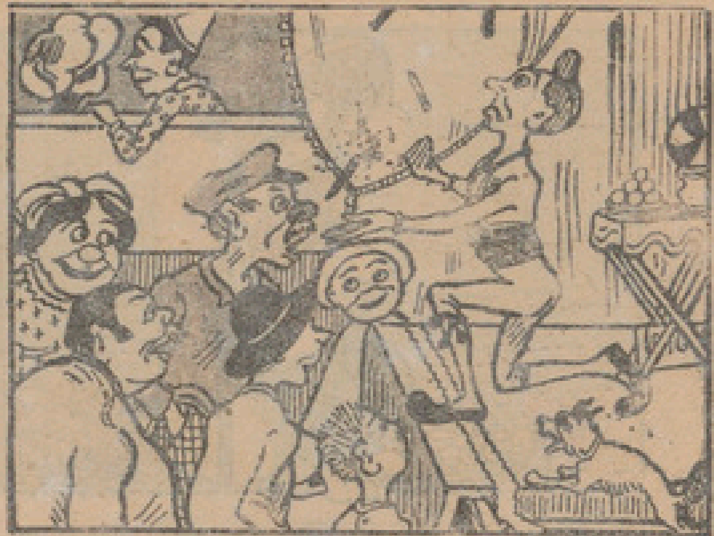
Prix : **2 fr. 50** franco.



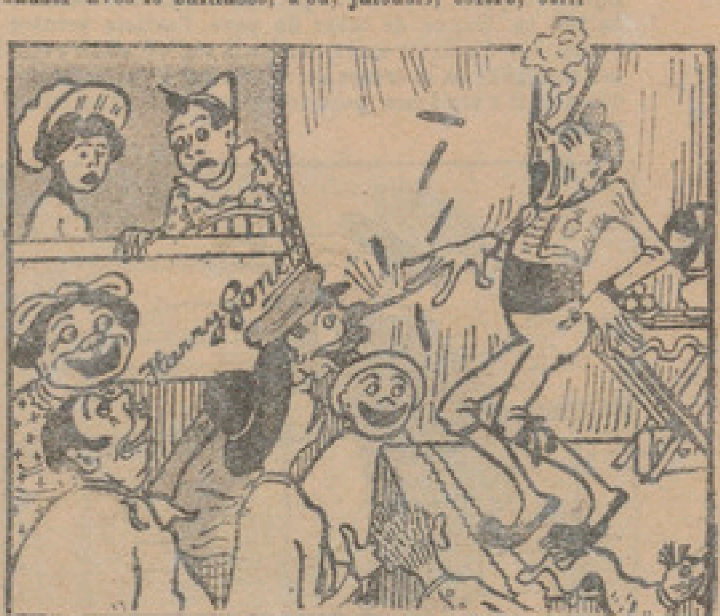


Tous nos prix sont franco. | Adresser les commandes accompagnées de leur montant en mandat, bon ou timbres-poste, à M. OFFENSTADT, directeur, 3, rue Rocroy, Paris.

LE JONGLEUR DISTRAIT (*Fin.*)

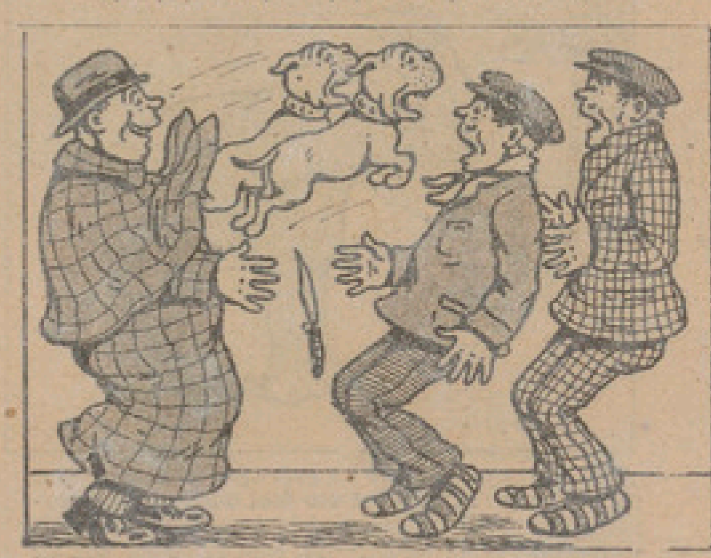


... En s'agenouillant pour corser la difficulté de ses exercices, d'un rapide coup d'œil, il voit sa femme, qui tient le contrôle, causer avec le paillasse, d'où, jalousie, colère, et...

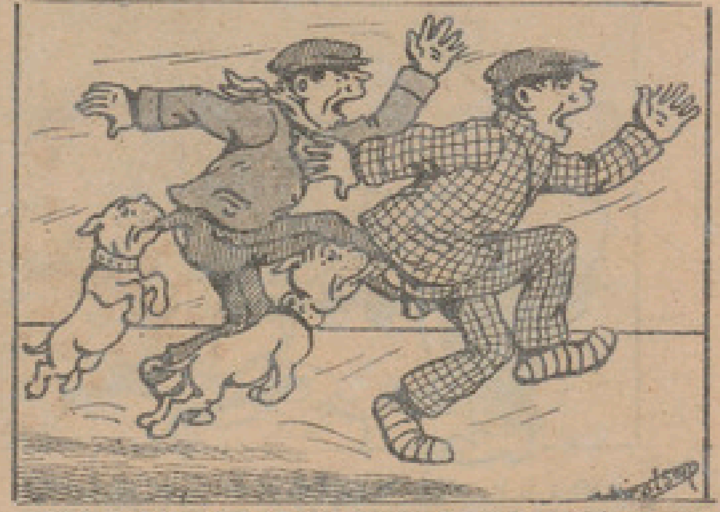


... distraction, car, au passage, sans y faire attention, il cueille le cigare allumé d'un spectateur, lequel cigare, lorsque, comme les autres et à son tour, arrive le moment de venir se planter en équilibre sur le nez, y tombe du côté du feu. Il est à présumer qu'une autre fois, Katpatt, qui s'est endommagé l'appendice nasal, n'aura plus de distractions dans son travail.

DÉFENSEURS INATTENDUS (*Fin.*)

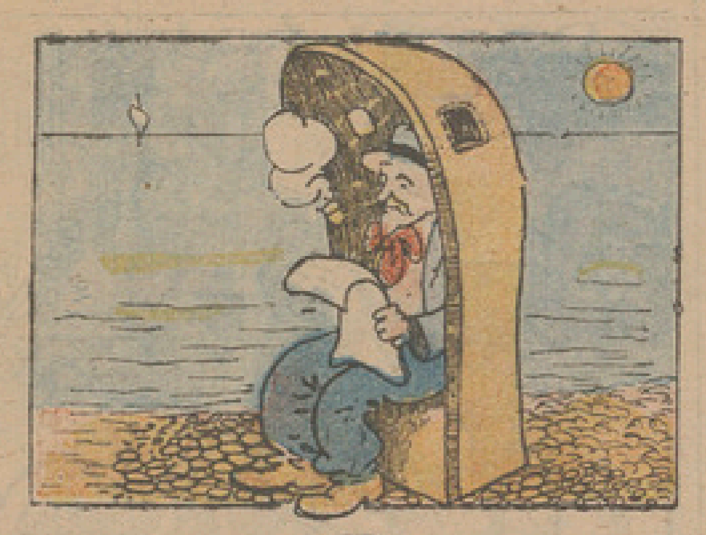


« Voilà ! » répond le gros bourgeois en ouvrant les bras. Aussitôt deux terribles bouledogues, qui étaient dissimulés sous sa pèlerine, bondissent au nez des deux apaches.



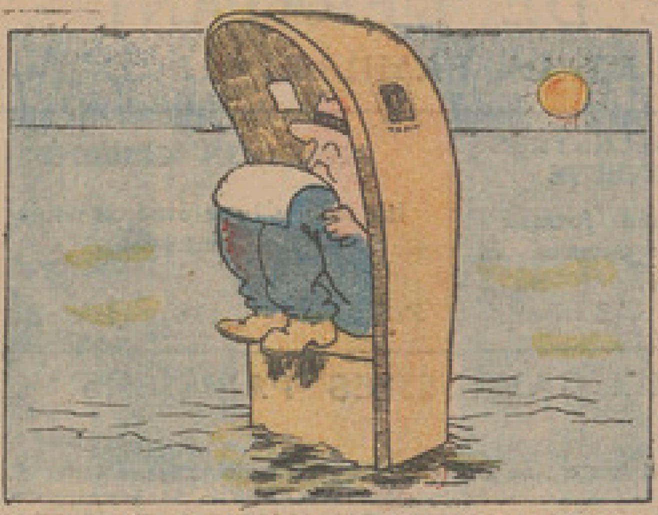
Bibi Lafuite et le Costaud, pris d'une énorme frousse, se sauvent à toute vitesse, poursuivis par les deux chiens qui leur font un petit pas de conduite, au grand dommage de leurs fonds de culotte.

MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE (*Suite.*)

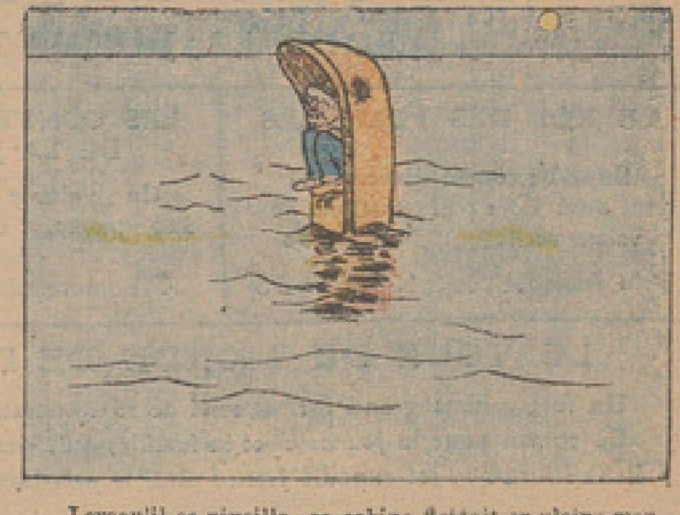


XII
DE CHARYBDE EN SCYLLA

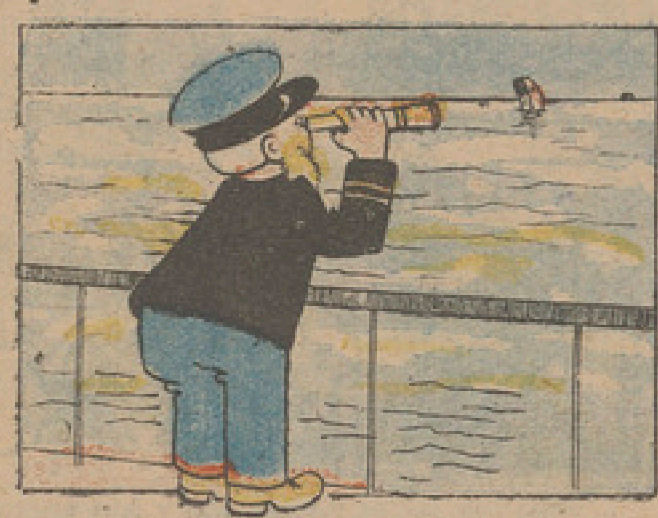
Pour manger, Athanase dut vendre son autruche. Ayant réparé ses forces par un repas substantiel, bourré sa blague de tabac du pays, l'artiste peintre s'empressa d'acheter un journal de la région, afin d'avoir des nouvelles de la troupe de comédiens à la recherche desquels il s'était mis, pour retrouver le précieux habit pâce.



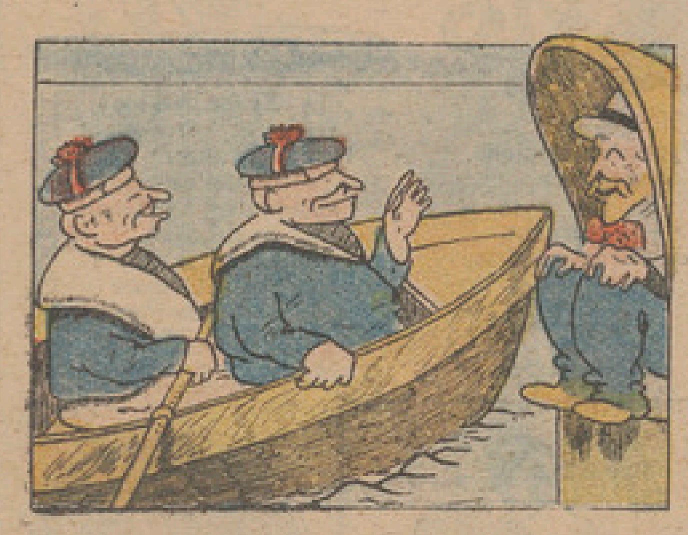
Sur la plage de l'endroit, il loua une cabine d'osier, s'y installa commodément et, fumant une pipe, déploya sa gazette. Mais bientôt la mer monta. Athanase, peu craintif, se borna à relever ses jambes et bientôt, éreinté, moulu, s'endormit en lisant son journal.



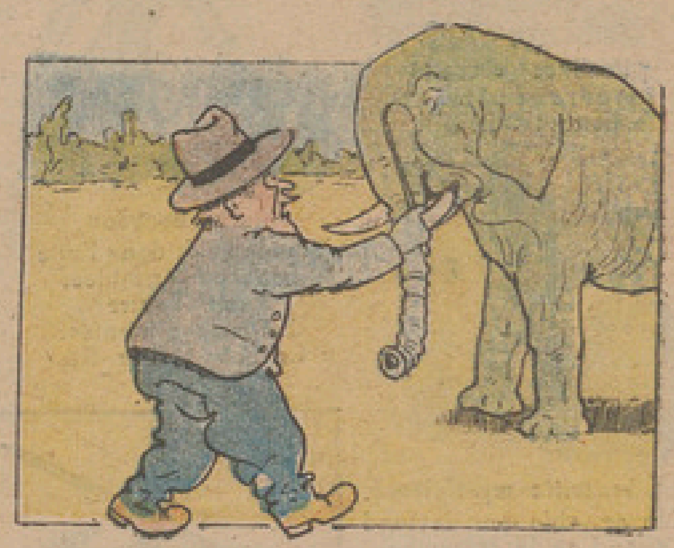
Lorsqu'il se réveilla, sa cabine flottait en pleine mer La marée l'avait entrainé et Athanase se retrouvait à la dérive, loin de toute terre, avec son journal, sa pipe et une peur intense.



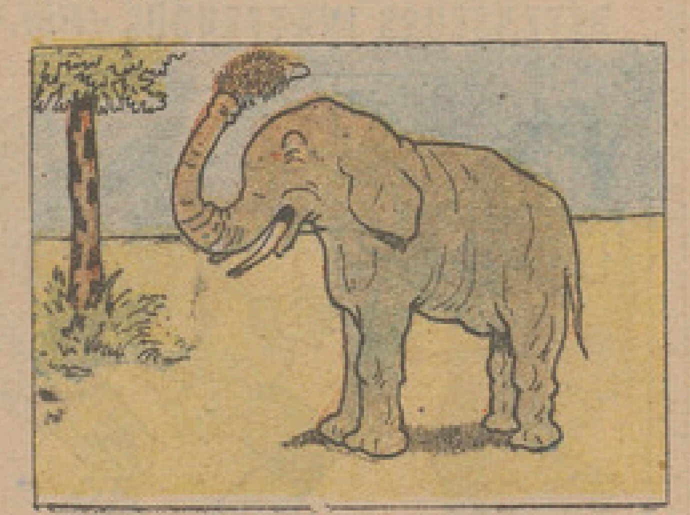
Du bastingage d'un navire anglais, le capitaine, sir Léboth, braqua sa lunette sur une forme bizarre. Après avoir examiné longuement il cria : « Un canot à la mer, une baleine échouée flotte à bâbord ! » Et de fait la cabine d'osier affectait de loin la forme du crâne d'un cétacé. Il faut ajouter que sir Léboth était un peu myope.



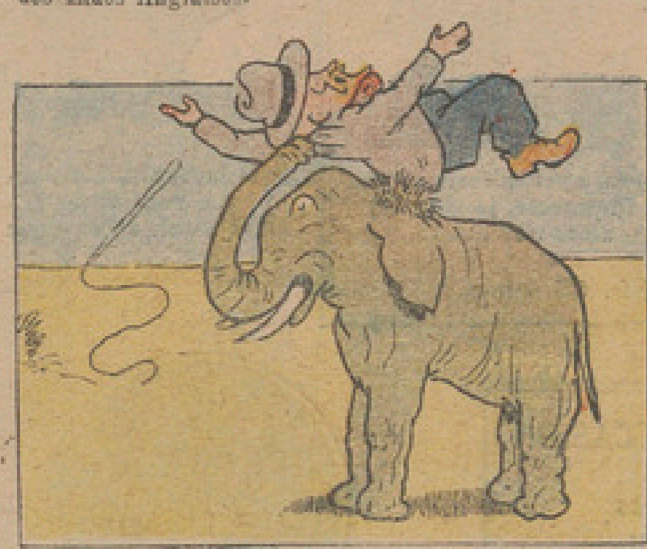
Un youyou fut mis à la mer et deux baleiniers expérimentés partirent à la recherche de la pseudo-baleine. Arrivés près d'Athanase, ils furent fort étonnés, mais, bons bougres, ils le prirent dans leur canot et le ramenèrent à bord. Athanase fut ainsi ramené dans un port des Indes Anglaises.



Ayant bientôt dissipé l'argent produit par la vente de son autruche, le rapin se mit au service d'un radjah fort riche qui l'embaucha comme cornac. Mais Athanase, peu expérimenté dans l'art de conduire les éléphants, eut le don d'indisposer un jeune pachyderme dont il avait la garde et qui résolut de lui faire une sale blague.



Un jour, ayant trouvé un porc-épic, il le prit avec sa trompe et l'installa sur son dos ; puis, quand Athanase arriva pour le conduire à la promenade, il prit le malheureux rapin par le veston, le fit tournoyer en l'air et le posa un peu rudement sur les pointes menaçantes du porc-épic.



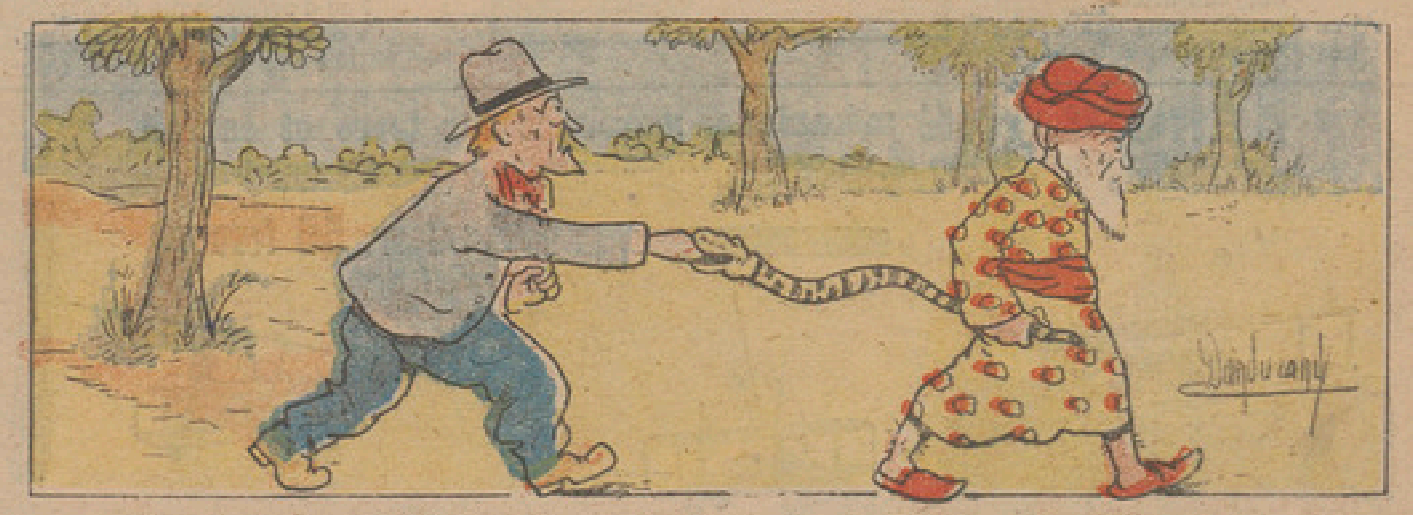
Cette aventure ayant dégoûté Athanase du métier de cornac, il s'échappa de chez le radjah et gagna la campagne. Pendant quelques jours il erra ainsi, vivant de fruits et de racines, à la recherche d'une ville, avec l'intention bien arrêtée de se faire rapatrier sans tarder.



Sur sa route, il aperçut un Hindou qui dormait au pied d'un arbre ; à ses côtés était un sac qui paraissait renfermer quelque chose. Athanase, mourant de faim, pensa que c'étaient des provisions que rapportait l'indigène et, s'étant approché à pas de loup du sac plongea la main dans le fond.



Mais il la retira bientôt en poussant un cri de douleur : un serpent tapi au fond du sac lui avait saisi la main et ne pouvait plus lâcher prise. Le cri d'Athanase avait réveillé le dormeur...



... qui, sans plus tarder, conduisit d'une façon peu banale son voleur devant les autorités. Athanase, après un jugement sommaire fut jeté en prison. Durant plusieurs semaines, ainsi enfermé, il songea aux malheurs qui s'acharnaient contre lui et résolut d'en finir avec la vie.

(*A suivre.*)

Sceaux. — Imp. Charaire. *Le Gérant :* Émile Beuve